



Lettres québécoises Page D 3  
Le Feuilleton Page D 4  
Essais québécois Page D 5



Betty Goodwin Page D 7  
Formes Page D 8

# LIVRES

## Aventure au monde du cyberlivre

ANTOINE ROBITAILLE

D'emblée, des chiffres: le livre est un des objets les plus vendus en ligne, avec les logiciels. Durant la période des Fêtes, la firme Pollara, pour le compte de Chapters Online Inc., a effectué un sondage qui a révélé que 34 % des gens qui ont fait des achats en ligne au Canada s'étaient procuré un livre. Ce qui supplante les jouets (22 %), les vêtements (19 %) et les enregistrements musicaux (18 %). La firme estime que 10 % de l'ensemble de la population canadienne a déjà cyberconsommé; seulement 12 % des cyberconsommateurs canadiens se trouveraient au Québec.

Je fais maintenant partie de ce groupe sélect, grâce à vous. En effet, voulant voir à quoi ressemblera le livre de l'avenir, votre humble serviteur s'est précipité sur le Web. L'ère étant à l'immatériel, j'ai choisi de le télécharger et non pas de faire un simple achat d'un livre en papier par simple cybercorrespondance.

### Aventure

Voici mon carnet de bord. Atterrissage en douceur sur le site (00h00.com). Interface quelque peu subtile. Grâce à un moteur de recherche, je trouve instantanément la référence et la description du livre que je veux me procurer: Sévigné@Internet, de Benoît Melançon (Fides), professeur de littérature à l'Université de Montréal. Je clique sur «acheter».

On propose de me l'acheminer soit en format papier (25 francs), soit sous forme numérique (19 francs, ou 4,75 huards). Je choisis évidemment ce dernier mode. Une fenêtre spéciale s'ouvre, m'assurant que toute transaction effectuée sera à l'abri des pirates informatiques. J'inscris, en me croisant les doigts, mes coordonnées réelles et virtuelles ainsi que mon numéro de carte de crédit. Après m'avoir suggéré d'imprimer la feuille en guise de preuve d'achat, la fenêtre se referme et 00h00 a «le plaisir de m'annoncer» que je recevrai le livre par courriel dans les prochaines minutes. J'attends. Une «confirmation de commande» arrive, m'expliquant que le livre suivra et qu'afin «d'assurer la protection de la propriété intellectuelle, cet exemplaire numérique est livré crypté». J'aurai besoin d'un «mot de passe» (mon adresse de courriel) pour ouvrir le document dans le logiciel Adobe Acrobat Reader, dans le fameux format PDF, qui reproduit exactement la mise en page d'un livre. Quatre minutes cinq secondes plus tard exactement, je reçois le courriel et avec, en document joint, ce court livre (59 pages) qui «pèse» 391 Ko et met moins de cinq minutes à se télécharger sur mon disque. Faut-il crier victoire? Je me débranche, clique sur l'icône du livre qui porte curieusement mon nom. Le logiciel Acrobat s'active. Le «mot de passe» passe. C'est aussi simple que cela?

Non, évidemment. Ce serait mésestimer l'informatique. Mon écran me tire soudainement la langue (qui tourne à l'anglais, j'ignore pourquoi, dès que les problèmes deviennent vraiment sérieux): «There was an error processing a page.» Je clique sur «annuler», au cas où. Autre fenêtre: «This file contains info not understood by the viewer.» Bon! Quel est le problème? Retour aux consignes de 00h00: «Vous devez disposer d'Acrobat Reader version 3.0 pour lire le texte.» Ma version d'Acrobat est trop «vieille». Facile, alors: je n'ai qu'à mettre à jour mon «Acrobat». Pour une raison inconnue et comme c'est trop souvent le cas, le lien Internet est mort. Environ une demi-heure plus tard, je peux y pénétrer de nouveau. Télécharge la dernière version d'Acrobat. Vingt minutes plus tard, je tente de l'installer sur mon disque. L'ordinateur flanche et reflanche. Aïe! Je me calme et envoie le document via Internet à un ami qui a une machine vraiment puissante. Et la bonne version d'Acrobat. Je cours chez lui. Il télécharge, l'ouvre sur écran. Superbe. On voit le livre! Tentons une impression: l'imprimante nous donne les deux premières pages pour entrer ensuite dans une longue transe clignotante. J'abandonne quand apparaît «software error» sur l'écran de l'imprimante. Il ne me reste sans doute qu'une chose à faire: courir à la librairie de mon quartier voir mes amis Benny ou Sarah, qui sauront bien, eux, m'indiquer comment je puis me procurer ce livre.

### Des bouleversements à venir

«Bon, vous dites-vous, c'est le temps qu'il change son ordinateur et ses logiciels.» Sans doute. Parce que la révolution,

VOIR PAGE D 2: CYBERLIVRE

Que savons-nous des livres? Qu'y a-t-il de plus mystérieux que cette vague de signes qui s'agglutinent en grappes, mûrissent sous l'œil jaloux d'une petite armée de sorciers à lunettes et se vendangent entre les mains d'une foule avide de consommer? Qu'y a-t-il de plus étrange que l'espace des livres, cette nuit qui attend qu'une étoile se lève et où la paix qui les entoure semble ignorer les gouffres qu'ils ont franchis pour venir jusqu'à nous?

GUYLAINE MASSOUTRE

On aimerait qu'il existe des lois régissant la condensation de la chose écrite pour en percer les secrets. Dépôt d'une tradition, le copiste, autrefois, se distinguait mal de l'auteur. Écrire et diffuser appartenaient au pouvoir de la parole, pour laquelle être et circuler n'étaient qu'une même opération. Aujourd'hui, l'internaute se met en réseau directement. Les mots trouvent de nouveaux chemins, ceux de l'affichage et de l'impression à diffusion planétaire. Pour un peu, ils nous feraient oublier ce qu'a été et ce qu'est toujours l'édition.

Autour du livre, partout, en Grande-Bretagne, en France, aux États-Unis, en Australie, en Irlande, en Nouvelle-Zélande, au Canada, où des fonds pour un important projet de recherche sur l'histoire du livre viennent d'être alloués, les rangs se resserrent. Une équipe de six professeurs, une vingtaine d'étudiants de maîtrise et de doctorat et de nombreux assistants étudiants, à l'Université de Sherbrooke, s'y emploient depuis 1982.

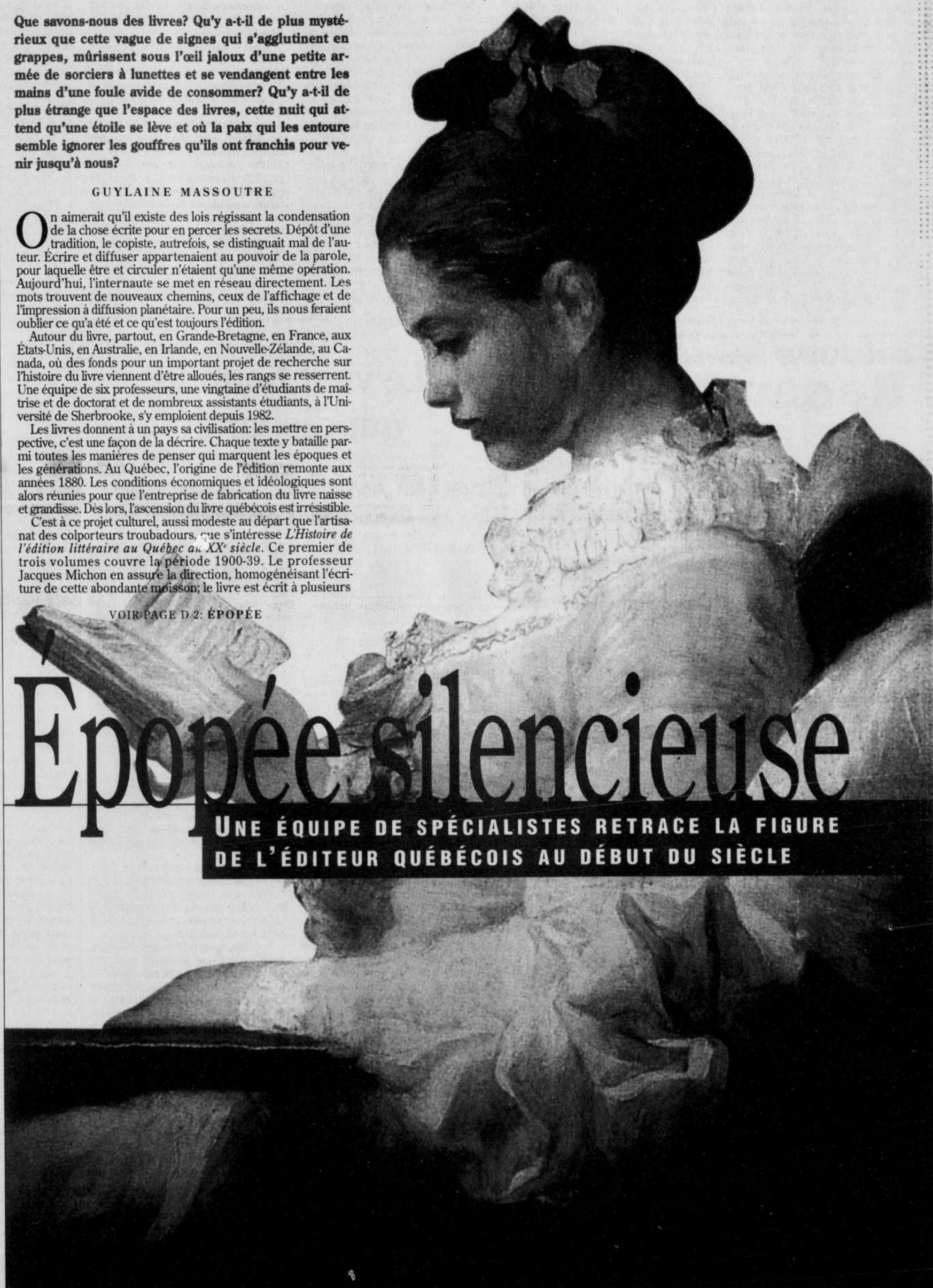
Les livres donnent à un pays sa civilisation: les mettre en perspective, c'est une façon de la décrire. Chaque texte y bataille parmi toutes les manières de penser qui marquent les époques et les générations. Au Québec, l'origine de l'édition remonte aux années 1880. Les conditions économiques et idéologiques sont alors réunies pour que l'entreprise de fabrication du livre naisse et grandisse. Dès lors, l'ascension du livre québécois est irrésistible.

C'est à ce projet culturel, aussi modeste au départ que l'artisanat des colporteurs troubadours, que s'intéresse *L'Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*. Ce premier de trois volumes couvre la période 1900-39. Le professeur Jacques Michon en assure la direction, homogénéisant l'écriture de cette abondante moisson; le livre est écrit à plusieurs

VOIR PAGE D 2: ÉPOPÉE

## Épopée silencieuse

UNE ÉQUIPE DE SPÉCIALISTES RETRACE LA FIGURE DE L'ÉDITEUR QUÉBÉCOIS AU DÉBUT DU SIÈCLE



CAHIER SPÉCIAL PARUTION 29 JANVIER 2000

R e n t r é e L I T T É R A I R E

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 21 JANVIER 2000

LE DEVOIR



## LIVRES

ENTREVUE

## ÉPOPÉE Les «mouvements» du livre

# Le chantier des histoires nationales

Jacques Michon cherche à saisir l'acte d'élan caché sous la jaquette des livres

GUYLAINE MASSOUTRE

Jacques Michon parle avec passion de ces éminences grises, inaperçues dans l'histoire, qui ont eu le sens de la production du livre. «La Maison Beauchemin devient le centre de la production du livre au début du siècle. Cela se produit sous l'influence de gens intéressants, comme Emilien Daoust, un humaniste éclairé et un homme d'affaires qui avait une vision à long terme, en dépit d'un contexte de grande noirceur. Il fait penser à Hachette, au XIX<sup>e</sup> siècle, un conservateur à principes mais animé par un souci d'éducation. Daoust avait un idéal de formation. Venu à l'édition par hasard — par alliance —, il a créé la grande collection de la Bibliothèque canadienne, qui a duré jusqu'aux années 60.»

De telles personnes ont marqué les institutions de l'édition. En parallèle, le public des lecteurs suit les mouvements nationalistes, intégristes ou éclairés, qui transforment le paysage éditorial. «Flavien Granger, qui est employé chez Cadieux & Derome, une maison guidée par l'intégrisme le plus total, fonde en parallèle la Librairie Granger. Il deviendra l'éditeur de Lionel Groulx, auparavant édité par Cadieux. Granger est plus libéral. En dix ans, il transforme la petite boutique en entreprise énorme, remplie de livres. En 1900, il monte l'exposition des livres canadiens à la grande Exposition de Paris. Et il offre une collection intéressante de livres canadiens

dans sa librairie. C'est un de ces personnages intéressants.» Granger, collé sur l'évêché, publie aussi les sermons qui font marcher sa librairie.

L'édition littéraire devient lentement un secteur autonome. En 1926, Albert Lévesque s'engage à servir la cause intellectuelle. «Il prend en charge tout le secteur littéraire, essais compris. Il y investit sa fortune personnelle, ou plutôt celle de son beau-père, et il réussit à faire vivre sa maison pendant dix ans. Il s'appuie sur une élite de lecteurs nationalistes et découvre des auteurs indépendants, réticents à marcher au pas, comme la génération de Desrochers. Sa collection des «Jeunes Romanciers», à succès de scandale, intéresse le mouvement littéraire naissant. Il transige cependant en ménageant son public des convents et s'oriente vers la littérature jeunesse, moins compromettante.» Ces innovations sont remarquables pour l'époque si on considère qu'il faut attendre les années 80 pour que la littérature québécoise constitue un domaine économiquement autonome. Avant, seule l'école, appuyée par les politiques gouvernementales, encourage le livre canadien par des achats massifs.

Il devient impossible, grâce à ces recherches, de mettre tous les acteurs de ces années dans le même sac de l'obscurantisme. Il existe des avant-garde qui, à bien des égards, préfigurent les années soixante. Mais les innovations demeurent courtes, les éditeurs se repliant régulièrement

sur les positions de gestionnaires.

On y voit aussi les crises économiques favoriser une certaine effervescence intellectuelle. Du moins l'hypothèse se discute-t-elle, preuves en main. Quant aux changements de régime politique, ils agissent souvent directement sur l'édition. Et d'autres secteurs culturels montants, comme le cinéma, attirent parfois ces hommes d'affaires opportunistes. Les auteurs se fauillent entre ces aléas.

Aujourd'hui, les gens lisent davantage, conclut Jacques Michon. Mais on édite pour des publics plus petits, plus diversifiés. Les intérêts ont éclaté. «Les éditeurs généralistes servent de phares, c'est une place publique pour la société. À côté, les petits éditeurs spécialisés continuent leur travail, pour un public très ciblé et identifié.» Les éditeurs prennent des risques en choisissant leurs auteurs: la littérature devient pour leur image de marque un enjeu important. L'écrit, sous sa jaquette illustrée, cache ainsi un acte d'élan.

## HISTOIRE DE L'ÉDITION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE — LA NAISSANCE DE L'ÉDITEUR, 1900-1939

Volume I  
Sous la direction de Jacques Michon  
Fides  
Montréal, 1999, 487 pages

RÉCIT

# Le vieil homme qui disparaît

Ce qui surgit au delà des films, c'est cette image que Perrault emporte dans ce livre des adieux

NOUS AUTRES ICITTE À L'ÎLE  
Pierre Perrault  
L'Hexagone  
Montréal, 1999, 246 pages

JEAN CHARTIER  
LE DEVOIR

Voici le livre sur la mort d'Alexis Tremblay. Pierre Perrault y retrace son parcours à la lumière de son personnage, tout à l'opposé d'Ulysse le voyageur. Né en 1885, Alexis Tremblay vécut sur une terre de 17 arpents au Bout-d'en-Haut de l'île aux Coudres, agrandie à partir d'un bout de la terre du fondateur, Joseph Simard.

«Alexis le débardeur à Montréal au bord de l'eau, Alexis le navigateur du temps de la voile, le maître-bordeur des charpentes et des museries, le beau parleur de sa jeunesse», comme le décrit affectueusement Pierre Perrault.

Il revoit leur première rencontre, à sa descente d'avion, sous la pleine lune, lorsqu'il est enfoncé dans la neige jusqu'aux hanches: «Je tombe du ciel dans une île. Dans une île de neige. Comme un Petit Prince...»

Il parle aussi de la fin d'Alexis Tremblay. Elle survient au moment où ce dernier accomplit un rite paysan ancestral: tuer le cochon. Perrault rentre alors de Cannes, où son film n'a pas été bien reçu. Le vieil homme est âgé de 80 ans et tuer le cochon, même avec ses petits-fils, est une tâche ardue. Il s'effondrera en donnant la mort à l'animal.

Perrault songe à Alexis et, pour une fois, le ton est descriptif plutôt que lyrique: «Il porte une grosse casquette d'étoffe, même dans la maison, qu'il soulève quand il réfléchit. Derrière ses lunettes son œil fulmine dans le sillage de ses paroles. Il n'a d'autorité que la persuasion.»

Il raconte sa mort: «À un certain moment les doigts d'Alexis s'entrouvent, la blessure devient béante. Le sang coule sur le plancher de bois. Lentement le couteau sort de la blessure. Le cochon continue à gémir de plus en plus faiblement et à se débattre. Il se vide lui-même de son sang. Alexis s'éroule dans les larmes et se laisse aller. Le cœur lui manque. Celui du cochon continue à battre de plus en plus lentement.»

Ce qui surgit au delà des films, c'est cette image que Perrault emporte dans ce livre des adieux. Il écrit alors ce qui, dans sa bouche, prend valeur de manifeste: «Qui a osé prétendre que la fiction dépasse la réalité?»

Alexis mort, Perrault se tourne vers Grand-Louis-Joseph-de-L'Anse, qu'il appelle «le vent qui vente» ou «le meilleur homme dans la pêche à marsoins pour en parler» et il songe à la mort d'un autre personnage de ses films, peut-être aussi étrange que la première, une «mort, à bout d'âge, chez lui».

Peu avant sa mort, Grand-Louis

maïns, après des monographies et des thèses, elles-mêmes puisant à d'innombrables fonds d'archives chez les auteurs ou à l'évêché.

### La culture de l'imprimé

Qui ne croit encore que seul le génie d'un auteur suffit à établir sa qualité? Saisit-on les assises sur lesquelles l'expertise des institutions éditoriales permet au lecteur de tenir entre les mains tel livre qu'il feuillette en rêvant ou pour s'instruire?

Avant 1920, l'écrivain artisan s'autoédite; il est alors peu et mal commercialisé. Mais, en vingt ans, la production annuelle de romans est doublée. Après cette date, sous l'impulsion d'Albert Lévesque, le métier d'éditeur se professionnalise. Il n'est plus un simple imprimeur et libraire: «De simple agent de publication au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'éditeur se transforme progressivement en découvreur et en entrepreneur influent.» Il déniché des talents, corrigés les textes, engage son prestige auprès des lecteurs. À ses côtés, l'action éditoriale des journaux, le système des prix littéraires et la critique soutiennent son action culturelle.

Mais le Québec du début du siècle n'est pas une société laïque. Si les entreprises de presse, Le Devoir y figurant en bonne part, jouent un rôle de leader dans le monde éditorial en ouvrant des voies à la littérature québécoise, en prêtant leurs presses au service de l'édition et en promouvant notamment le roman français en feuilleton, L'Action sociale du diocèse de Québec participe aussi activement à l'émergence d'une littérature du terroir. Les forces conjuguées de l'idéologie — intérêts commerciaux, intellectuels et religieux — poussent le libraire à quitter son siège d'imprimeur et de diffuseur pour jouer un rôle plus actif.

Le libraire, devenu grossiste et, partant, homme d'affaires, se lance dans la concurrence avec ses fournisseurs eu-

ropéens. Il s'essaye dans des produits à valeur locale, comme les dictionnaires et les livres pédagogiques, adaptés de la France. Il se spécialise par secteurs, lance des collections, fait appel à des spécialistes pour la rédaction. Parfois même, il coédite. On capitalise sur la valeur littéraire tout en choyant un public majoritairement féminin.

Il y a bien du désordre chez cet éditeur type du début du siècle. Dans les catalogues de «meilleurs auteurs français en librairie», on fait disparaître plus qu'on conserve, selon les interdits de l'index, quitte à laisser derrière le comptoir et aux libertés de la poste ce qui est inaccessible sur les rayonnages. Ce diffuseur libraire, on le comprend, avance avec ses œillères. Ainsi en estil chez Granger Frères, Déom Frères ou à la Librairie Garneau. Comment peut-il jouer un rôle de fer de lance quand la conscience de la culture est moins nette que l'importance des alliances politiques et financières?

Il lui faudra prendre des risques, sous le couvert du conformisme dominant, pour tirer parti de sa pratique d'une édition non programmée.

L'ouvrage de Jacques Michon fourmille de détails, solidement attestés — documents et statistiques à l'appui —, qui concernent entre autres les entreprises Beauchemin, les collections populaires, les publications de L'Action populaire et de la Bibliothèque de l'Action française. Fait étonnant, ce monde grouillant d'activité ne semble pas affecté par la crise des années 30.

Un passionnant chapitre, tout animé des polémiques virulentes de l'époque, est consacré au livre interdit par l'Église. Pierre Hébert, qui le signe, y restitue les conditions concrètes des contraintes et des risques d'écrire et de publier: on y voit l'auteur sous influence et le libraire menacé par des cas d'autodafé. La surveillance religieuse entretient une censure efficace!

### Aux risques de la culture

Le plus précieux apport de ce livre,

pour le grand public au delà des historiens, est ce qui est à la fois le plus stimulant à pister, pour les chercheurs, et le plus complexe à établir: prendre la marque des changements de mentalité. Ils y sont traqués dans les petites maisons d'édition d'avant-garde comme dans les communautés religieuses, dans la littérature pour la jeunesse comme dans l'édition littéraire commerciale. Tous ces menus faits incontrôlables de la réalité sociale, qui débordent l'ordre établi, constituent la plus intéressante des aventures collectives.

Les «mouvements» du livre, à savoir sa naissance, sa circulation et les obstacles qu'il rencontre, franchissent les barrières des conditions locales sous la poussée même des politiques d'expansion des éditeurs français. La France exerce un ascendant énorme. Parallèlement, aucune figure d'auteur québécois ou canadien ne se dégage comme modèle; mais des contenus identifiés aux valeurs nationalistes sont attendus. On s'arrête, dans ce volume, au seuil de la guerre, qui fera le bonheur de l'édition au Québec.

En attendant, le pli est pris: le commerce du livre s'internationalise tout en s'incrustant ici. Cette histoire du livre s'avère partie prenante des questions d'identité culturelle et d'idéologie nationale. Comme quoi les réalités régionales, même avec leurs spécificités géopolitiques, ne sont pas imperméables aux assauts venus du vaste monde.

Tout n'est pas dit, surtout lorsqu'il s'agit de comparer les systèmes éditoriaux nationaux, d'une langue à l'autre. Signalons qu'un grand colloque international sur «les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'an 2000» se tiendra à Sherbrooke du 9 au 13 mai 2000. On y fera sûrement la preuve que les lois du ciel de l'édition, pour être nombreuses, n'en obéissent pas moins à l'élargissement de l'espace public, dans lequel il opère mais qui le dirige.

## GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 5 au 12 janvier 2000

1	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	44	Dalai-Lama	R. Laffont
2	ART	Meubles anciens du Québec ♥	9	Michel Lessard	L'Homme
3	SPIRITU.	Horoscope 2000 Chalfoux	17	M.-A. Chalfoux	7 Jours
4	JEUNESSE	Le guide officiel des Pokémon	9	Maria S. Bardo	Scholastic
5	NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	11	Collectif	Institut de cardiologie
6	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	114	I. Nazare-Aga	L'Homme
7	CUISINE	Le guide du vin 2000	11	Michel Phaneuf	L'Homme
8	PSYCHO.	À chacun sa mission	8	J. Monbourquette	Novalis
9	ROMAN	Autobiographie d'un amour	16	Alexandre Jardin	Gallimard
10	JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	5	J.-K. Rowling	Gallimard
11	FINANCE	Voire vie ou votre argent ?	144	Dominguez & Al	Logiques
12	B.D.	Gaston Lagaffe N° 19	7	Franquin	Marsu produc.
13	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	14	Peter J. D'Adamo	du Roseau
14	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	304	John Gray	Logiques
15	SPIRITU.	Horoscope 2000 Aubry	14	Jacqueline Aubry	Quebecor
16	JEUX	Les grilles des mordus	13	M. Hannequart	Ludipresse
17	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	63	Gaëtan Soucy	Boréal
18	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	18	Henriette Major	Fides
19	POLAR	La loi du plus faible	10	John Grisham	R. Laffont
20	JEUNESSE	Histoire de jouets T. 02	9	Walt Disney	Phidal
21	ESSAI Q.	L'année Chapleau 1999	10	Serge Chapleau	Boréal
22	ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	18	Amélie Nothomb	A. Michel
23	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	146	N. Walsch	Ariane
24	POLAR	Le dernier coyote ♥	12	M. Connelly	Seuil
25	GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	12	Stephen M. Pollan	Cherche-midi
26	ROMAN Q.	Le pari	48	D. Demers	Q.-Amérique
27	ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	14	Y. Beauchemin	Q.-Amérique
28	MATERNITÉ	Mon bébé : je l'attends, je l'élève	139	E. Fenwick	Reader's Digest
29	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	16	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
30	CUISINE	Les sélections du sommelier, Éd. 2000	12	F. Charrier	Libre Express.
31	POLAR	Inspecteur Specteur et la planète Nète	14	G. Taschereau	Intouchables
32	ROMAN	Geisha ♥	49	A. Golden	Lattes
33	ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999)	13	Jean Echenoz	Minuit
34	ROMAN	Soie ♥	157	A. Baricco	A. Michel
35	BIOGRAPH.	La prisonnière	33	M. Oufkir	Grasset
36	SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	12	Gill Hale	Manise
37	PHOTOGRA.	Enfermés dehors	12	Durocher/Jones	Stanké
38	ROMAN Q.	Hôtel Bristol New York, N.Y.	10	M. Tremblay	Leméac
39	CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	269	Daniel Pinard	Boréal
40	B.D.	Thorgal n°25 - Le mal bleu	8	Rosinsky & Al	Lombard
41	POLITIQUE	Quand le jugement fout le camp	17	J. Grand'Maison	Fides
42	POLAR	Single & single	13	John Le Carré	Seuil
43	POLAR	Death du jour	12	Kathy Reichs	R. Laffont
44	HUMOUR	Mots de tête	17	Pierre Légaré	Stanké
45	POLITIQUE	Fraternités	8	Jacques Attali	Fayard

♥ Coups de cœur RB

1<sup>re</sup> semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

## CYBERLIVRE

L'édition «en une heure»?

SUITE DE LA PAGE D 1

ou plutôt les vraies révolutions, dans le monde du livre, sont en préparation. C'est d'ailleurs le signal qu'a voulu lancer *Time Magazine* en nommant «homme de l'année» Jeff Bezos, p.d.g. d'Amazon.com, le site de référence en matière de commerce électronique (qui n'est pas encore rentable, notons-le). On y vend de tout depuis huit mois, mais ce sont les livres qui ont ouvert le bal. Et selon la revue *Wired*, ceux-ci comptent encore pour 75 % de ses ventes.

Dans les diverses galaxies de l'univers du livre, tout le monde semble sur les dents: on sait que l'histoire de la technique est en marche, ou plutôt en course, mais on ignore où elle va nous mener. Aux États-Unis, les mégalibreries Barnes and Noble auraient, selon *Wired*, dépensé plus de 100 millions de dollars américains ces dernières années pour supplanter Amazon. En vain jusqu'à maintenant, jusqu'à ce que Microsoft se joigne à la partie.

Au Québec, les chiffres sont tout petits, bien sûr, mais la nervosité est palpable. Joint au téléphone, Bruno Caron, webmestre du site de Renaud-Bray, se montre très prudent. Il y a deux mois, il n'hésitait pas à dire au *Devoir* que les ventes sur Internet ne représentaient, pour son entreprise, qu'un tout petit pourcentage du chiffre d'affaires de cinq millions en moyenne par mois. Il avait avancé les chiffres de 10 000 \$ mensuellement et un investissement de 250 000 \$ pour construire le site Web. Aujourd'hui, il insiste pour dire que «c'est beaucoup plus que cela, surtout dans la période des Fêtes», sans préciser davantage. Au Canada anglais, la compagnie Chapters.ca révélait lundi ses recettes: elle aurait vendu pour 4,2 millions pour les achats de livres seulement.

Au Québec, les libraires indépendants ALQ (Association des libraires du Québec) cherchent une façon d'investir le Net pour ne pas tout laisser aux grandes librairies. Un rapport de la firme Etudes Économiques Conseil leur a été remis en novembre et propose un modèle complexe de «librairie virtuelle du Québec» sur le mode Canadian

Book Association, c'est-à-dire qu'on profite de l'informatisation des catalogues pour acheminer les livres aux clients à partir de la librairie la plus proche.

Pour l'instant, l'informatisation des catalogues et leur consultation via des sites coopératifs semble profiter aux secteurs qui occupent une «niche» très particulière comme les livres épuisés, anciens et de collection. Alain Pinel, de la Librairie du Faubourg, rue Saint-Jean à Québec, a adhéré il y a deux mois au site *ade-books.com*. Il y a mis une partie de son inventaire (1300 titres sur 25 000). Et, déjà, les résultats dépassent ses attentes. Il a vendu une centaine de livres sur quatre continents. Il songe même à fermer sa boutique réelle pour se concentrer sur le virtuel, étant donné «la baisse de la demande pour ce genre de livres».

### Le tout-numérique

Le bouleversement du commerce en ligne n'a pas encore produit d'effets marquants que, déjà, on annonce une autre révolution, celle des livres téléchargeables. Il y a les *eBooks* et autres *Rocket eBook*, bien sûr, livres électroniques qui ne semblent pas décoller pour l'instant. Des géants comme Barnes and Noble et Microsoft misent toutefois gros sur ce scénario. Mais d'autres sont envisagés. Et si les librairies se transforment en partie en imprimeries, comme le suggérait la revue *Wired*? «Vous voulez un livre mais nous ne l'avons pas en stock? On vous l'imprime!» Après le «développement en une heure», l'édition «en une heure»?

Pascal Assathiany, président de l'Association des éditeurs de livres, prétend que l'industrie aura toutefois le temps de virer de bord: «Pour l'instant, la technique va plus vite que la réalité.»

Ce qui est incontestable.

L'ANEL organise un séminaire de perfectionnement sur «les nouvelles technologies et la mise en marché dans le domaine de l'édition» le 20 janvier au matin. Le professeur Jacques Nantel des HEC y fera une présentation. Renseignements: Christiane Lynch: 514 273-8130.

## À L'ESSENTIEL

### LOINTAINS ET GHAZALS

Jim Harrison  
Traduit de l'anglais  
par Brice Matthieussent  
Christian Bourgeois Éditeur,  
collection «Fictives»,  
Paris, 1999, 167 pages

### LETTRE À ESSENINE

Jim Harrison  
Traduit de l'anglais  
par Brice Matthieussent  
Christian Bourgeois Éditeur, collec-  
tion «Fictives»,  
Paris, 1999, 95 pages

### DAVID CANTIN

L'univers poétique de l'Américain Jim Harrison ne va pas sans évoquer une confrontation

épique entre l'homme et les forces de la nature. Dans *Lointains et ghazals* et *Lettres à Essénine*, un monde sauvage s'ouvre aux yeux d'Harrison qui saisit autant d'amours éphémères et de pertes révélatrices du quotidien. Tel un condensé de ses dilemmes romanesques, ces poèmes scrutent les grands espaces de l'Amérique afin d'y retrouver de nouvelles légendes. Sur ces terres de l'Ohio mythique, il entrevoit les ombres disparues de Rimbaud, Essénine et Akhmatova. Il parcourt cette beauté tragique comme s'il s'agissait d'un lieu éternel, de l'autre versant de sa présence au monde: «Le garçon était debout dans la maison en feu. Quelle soit / ainsi, fenêtres grandes ouvertes. Je n'ai pas besoin / d'un toit. J'ai besoin de remplir tous ces espaces où nous / ne laissons jamais les mots advenir.»

# LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

ESSAIS ÉTRANGERS

## Les vraies leçons

**PRODIGES ET VERTIGES DE L'ANALOGIE**  
Jacques Bouveresse  
Liber, collection «Raisons d'agir»  
Paris, 1999, 158 pages

Le microcosme parisien est vraiment un nid de vipères, un panier de crabes, une jungle et tout cela à la fois. Les quelque 200 personnes qui le composent et s'y opposent donnent souvent l'impression d'être au centre du monde. En avril dernier, *Le Canard enchaîné*, dans une fausse entrevue avec Régis Debray, faisait dire à ce dernier: «J'espère que la guerre du Kosovo ne fera pas oublier la vraie guerre, celle des intellectuels parisiens.»

Guerre est le bon mot. L'échange d'invectives y est la norme. L'un accuse des philosophes en vue de «piètres penseurs». Un autre prétend que tous ceux qui ne font pas partie de sa bande sont des «chiens de garde» du néolibéralisme. L'an dernier, souvenez-vous, un physicien américain et un scientifique belge, Alan Sokal et Jean Bricmont, ont mis le bras dans le tordeur en qualifiant d'*Impostures intellectuelles* (Odlie Jacob, 1998) l'utilisation abusive, hors contexte, négligente, de notions scientifiques, par des penseurs français comme Régis Debray, Gilles Deleuze, Jacques Lacan, Julia Kristeva et Jacques Derrida. Jacques Bouveresse, philosophe à qui l'on doit des travaux renommés sur Wittgenstein, veut réactiver cette affaire et en tirer les «vraies leçons».

J'y reviens tout de suite. Après une parenthèse. Railler Paris et son microcosme est, j'en suis conscient, chose aisée. Personnaliser les débats, les psychologiser, se limiter aux étiquettes, aux clans, aux féodalités aussi. Et il serait dommage d'en rester là. D'abord parce que la seule vraie originalité de Paris en la matière est le caractère public des affrontements. Après tout, en Allemagne, cet automne, la querelle sur le posthumanisme, qui opposa Sloterdijk et Habermas, fut très dure. Et aux États-Unis, pensons aux engeulades sans fin sur la *political correctness*. Bref, il n'y a pas qu'à Paris que le choc des idées est la continuation de la politique par d'autres moyens.

Et il serait dommage de décréter qu'il n'y a rien à retirer à cause de la violence des affrontements. Et ce, pour une autre bonne raison: l'homme seul, sans dialogue ni débats avec d'autres, ne pourrait accéder au peu de vérité que sa finitude lui permet. Autrement dit, sous le ressentiment des ego égratignés, les coups bas, sous la rhétorique, il y a souvent de vraies questionnements, quelques vrais arguments. Ça vaut toujours mieux que l'absence relative de débat. Comme celle qui caractérise notre société.

### Ambivalence

Cette ambivalence prévaut lorsqu'on reforme le petit livre de Jacques Bouveresse, qui déplore les réponses des penseurs français aux accusations du physicien américain. On se dit: «ouf, ça joue dur à Paris!». Et, en même temps: «il y a à de vraies questions». Notamment: existe-t-il un «droit à la métaphore» qui autorise n'importe quel philosophe à masquer ses insuffisances, ses ignorances, son manque de rigueur, derrière des formules? Ce «droit à la métaphore», que plusieurs ont réclamé contre les accusations de Sokal, permet-il aux «penseurs» de l'homme et du social de reprendre dans leurs démonstrations formules et théorèmes, afin de se donner une patine d'objectivité?

Il y a une préciosité française qui agace de plus en plus. Avec raison, bien souvent. Et ce n'est pas uniquement le modeste chroniqueur qui le dit, mais un grand philosophe, que j'ai jadis entendu, dans une salle de cours à McGill, condamner «the fog emanating from Paris...» Brume dans laquelle, ces dernières années, ont été utilisés, à toutes les sauces, des termes scientifiques comme «chaos», «big

bang», «mécanique quantique», «principe d'Heisenberg».

Bouveresse a le courage de dire et de démontrer que le roi est nu. Ses critiques font souvent mouche. Il ne se contente pas par exemple de condamner les trucs visant à épater la galerie. Il en présente les prémisses. Une de celles-ci est le scientisme, par exemple. Ce qui est paradoxal puisque, bien entendu, c'est précisément l'attaque de Sokal et Bricmont qui respirait le scientisme à plein nez. Elle qui donnait l'impression de dire qu'il ne peut y avoir de parole vraie à



Antoine Robitaille

l'extérieur de la démarche scientifique classique. D'ailleurs, même Bouveresse glisse, au début de son livre, un «je ne suis pas forcément d'accord avec [les auteurs] sur les questions de cette sorte». Plus loin, il s'interroge: «Qui sont les vrais scientifiques?» Les savants qui dénoncent des emprunts erronés par les philosophes et littérateurs, de théories scientifiques, ou ces mêmes philosophes et

littérateurs qui, pour se donner une crédibilité, usent à tort et à travers de la science? L'exemple que Bouveresse ne cesse de ressasser — ce qui devient à la longue un peu lassant — est celui de Régis Debray, qui utilise depuis 20 ans le théorème de Gödel pour «expliquer pourquoi, dans un système inspiré et dominé par une idéologie en principe strictement rationaliste, matérialiste et athée, un comportement religieux» a pu exister. Or, selon Sokal et Bouveresse, il est impossible de conclure quoi que ce soit à propos des «systèmes sociaux» à partir d'un tel théorème, lequel ne peut seulement expliquer «l'incomplétude» de systèmes formalisés. Autrement dit, l'emprunt aux sciences n'apporte ici rien qui vaille. Pire, cela n'introduit que du «flou et de l'imprécision» là, précisément, où «on pourrait évidemment s'attendre à ce que ce soit pour introduire» un peu plus de précision.

Aussi, qui utilise ici des éléments de science comme s'il s'agissait de vérité éternelle, en taisant souvent les débats toujours en cours au sujet de ces théorèmes? Et voici un autre paradoxe, puisque c'est précisément les «épistémologues postmodernes» qui remettent en question l'universalité de la science. Bouveresse fait remonter cette tradition à Oswald Spengler, qui affirmait «qu'il n'y a pas de réalité et que la nature est une fonction de la culture». Or l'auteur de *Déclin de l'Occident* n'était fait rabrouer par Robert Musil qui rétorquait: «Pourquoi [alors] les haches du paléolithique et les leviers du temps d'Archimède ont-ils agi exactement comme aujourd'hui?»

Autrement dit, ce que Jacques Bouveresse veut rétablir, c'est une pensée rationaliste, qui refuse de croire que la science «n'a au fond ni plus ni moins de rapport avec la connaissance objective que n'importe quelle autre construction sociale». Il le dit sans détour et avec Einstein: le réel existe.

Au reste, celui qui voulait «élever le niveau du débat» laisse parfois tomber des termes comme «idiotie», «sottise». Il se laisse parfois transporter par son indignation. Et le lecteur se surprendra parfois à lui reprocher les mêmes manques de rigueur qu'il décelé chez les «philosophes» et «journalistes» qu'il critique sans cesse.

Aussi, même si Bouveresse est convaincant lorsqu'il dit que nul philosophe, pour faire taire les critiques, ne devrait utiliser «le droit à la liberté d'expression», on pourrait lui rétorquer que, souvent, ses critiques ressemblent davantage à des accusations visant à discréditer l'ensemble de la parole de «l'adversaire». Son livre, tout comme celui de Serge Halimi (*Les Nouveaux Chiens de garde*, paru dans la même collection), prend parfois la forme d'une liste de «coupables» à dénoncer.

Si l'on critiquait plus qu'on accusait, dans cette collection — qu'on pourrait presque rebaptiser «Raisons d'agir», peut-être que, dans le microcosme parisien, des dialogues civilisés pourraient prendre naissance plus facilement.

À L'ESSENTIEL

### CHANT ÉLOIGNÉ

Rainer Maria Rilke  
Traduit de l'allemand et présenté par Jean-Yves Masson  
Editions Verdier,  
coll. «Der Doppelgänger»  
Paris, 1999, 93 pages

si le son / qui nous surpasse de toutes parts / était l'espace qui mûrit.»

### L'ÉVANGILE ÉTERNEL

William Blake  
Traduction et présentation d'Alain Suiéd  
Éditions Arfuyen  
Paris, 1999, 79 pages

Après *Les Chants de l'innocence*, *Les Chants de l'expérience* et *Le Mariage du ciel et de l'enfer*, le poète Alain Suiéd propose une nouvelle traduction de *L'Évangile éternel* de William Blake. Dans cette œuvre prophétique, le grand poète anglais envisage rien de moins que de faire surgir sa propre «Bible du Paradis». Évangile «révolutionnaire» lancé à la figure de l'Institution, ces vers révélateurs donnent lieu à un dialogue mystique entre Blake et le Christ, la condition humaine et la perte divine. L'un des chefs-d'œuvre de cet homme prodigieux.  
David Cantin

### OSLO

Bertrand Gervais  
XYZ, collection «Romanichels»  
Montréal, 1999, 180 pages

En choisissant le titre de son premier roman, Bertrand Gervais a-t-il voulu détourner l'attention de l'essentiel de son livre ou, à l'inverse, le souligner au cas où il nous échapperait en cours de lecture? *Oslo*, en tout cas, n'a rien à voir avec la Norvège; l'essentiel de l'action se passe à Montréal, dans le péri-mètre très précis du parc Lafontaine et de ses alentours immédiats. Et s'il y a bien un personnage qui se prénomme Oslo, c'est une sorte de fantôme, ou une simple vue de l'esprit, comme le suggère son patronyme — Spirit —, de même que l'ami d'enfance qui revient hanter la mémoire du narrateur, Mitchell Awry.



Robert Chartrand

Oslo et Mitchell ont tous deux grandi à Denver, au Colorado. Or ce dernier décide, à 22 ans, de venir s'établir à Montréal. Après avoir brûlé ses effets personnels, il part dans l'espoir de fuir son passé et ses origines, ou plutôt de les reconnaître à distance et, comme il le dit, de récupérer ici «une langue paternelle», disparue là-bas dans les cendres — nous saurons plus tard que son père était effectivement un Québécois francophone. Mitchell Awry s'exile pour se retrouver, pour devenir enfin, grâce à l'écriture, un fils, faute de l'avoir été de naissance.

Il loue, en bordure du parc Lafontaine, la maison qui fut pendant de nombreuses années «le palais des nains» — elle a réellement existé — au couple de propriétaires; la curiosité du lieu, où tout est aménagé à la taille des nains et qui abrite un «hôpital de poupées», n'attire plus le public. Dans ce sanctuaire du minuscule où il se sent un géant, Awry va dormir dans le lit de la fille des propriétaires, qui était, elle, de taille normale, mais il laisse tout en l'état: c'est, note-t-il, «essentiel [à ses] projets d'écriture».

Mais ni le recul ni le décor ne l'aident à coucher sur le papier ce qu'il estime essentiel. Ce sont plutôt des rencontres qui vont le guider. Dans le parc Lafontaine — il a résolu de ne pas s'éloigner des environs —, il fait la connaissance de William, un clochard qui a de la peine à se déplacer; sa circulation est si mauvaise que ses pieds sont nécrosés: on doit les lui amputer incessamment. Awry se lie également avec Marianne, une jeune fille aux allures de punk, qui est vendeuse dans un magasin de vêtements et prépose, à l'hiver, à la nivométrie. En compagnie

de ces deux habitués du parc et du copain de Marianne, un garçon qui a la silhouette d'Edgar Allan Poe, il va faire la fête, une nuit du mois d'août. On veut égarer William avant son hospitalisation, et il se trouve que c'est également l'anniversaire de Marianne.

Au cours de cette nuit, qui deviendra pour Awry un moment d'initiation et la fin d'un monde, la petite troupe improvisée boit de l'alcool et prend un peu de cocaïne. Ils se font des confidences, sillonnent le parc, se perdent de vue, se retrouvent. Ils décident enfin, à l'initiative de Marianne, d'emmener le pauvre William chez son fils Simon, qui habite tout près et avec qui il est en brouille depuis quelques années. C'est presque une expédition étant donné l'état de ses pieds. Et tout au long du parcours, Mitchell Awry se souvient par bribes de sa jeunesse à Denver, de ses errances et de ses frasques

en compagnie d'Oslo, de la mort de celui-ci, semblable à celle de Louis Hémond; il se rappelle aussi un passé plus proche, et notamment ses rapports étranges, presque pervers, avec Simon, ce garçon dont l'aisance et la spontanéité l'ont séduit. Et puis il y a Marianne, à qui Mitchell demande de l'initier à la sensualité.

Mais c'est la figure du père, problématique, obsessionnelle, qui est la grande affaire ici, comme c'était le cas dans *Tessons*, ce recueil de récits de Gervais paru en 1998. Comme un mal contagieux, elle affecte tous les personnages. Mitchell fabule à propos du sien, lui fabrique une détroque de héros — on apprendra que la réalité est bien moins glorieuse —; celui de Marianne est, à l'inverse, omniprésent, même après sa mort; et Simon, lui, a coupé tout lien avec William. Dans *Oslo*, paternité et filiation sont plus que des thèmes récurrents. Les traits qui s'y rapportent sont si nombreux qu'on serait tenté d'y voir autant d'apparence du pied au lecteur distraît ou superficiel, dont on voudrait s'assurer qu'il voit bien de quoi il retourne. Cette accumulation d'images et de situations plus ou moins identiques, le romancier américain John Hawkes l'a pratiquée dans toute son œuvre: c'est elle, bien plus que les personnages ou l'intrigue — si chère pourtant aux romanciers anglo-saxons —, qui devait assurer la cohérence de ses romans. Bertrand Gervais, qui connaît bien l'œuvre de Hawkes, a-t-il voulu en faire autant, à sa façon?

Et il n'y a pas que les pères qui s'accumulent dans *Oslo*. Que de loupes, également, dans les mémoires de ces personnages: de celui, effrayant, de Denver à ceux du Jardin des mer-



veilles en passant par l'enfant-loup d'un magazine à sensations, ils rôdent dans le roman. Marianne, elle, est originaire de... Rivière-du-Loup! De même, les corps des personnages, dont l'état ou la perception sont en quelque sorte des signatures: Mitchell se dit prisonnier du sien depuis qu'on a diagnostiqué une néphrite chronique, et sa peau est allergique à tous les contacts; celui de Marianne est libre et séduisant; Simon l'a éprouvé et sensuel alors que celui de William se défait.

Les lecteurs pourront voir là une insistance un peu simpliste et finalement agaçante. «Cessez d'en remettre, on a compris», a-t-on envie de dire à l'auteur. Mais ces accumulations font également la cohérence d'*Oslo* et, paradoxalement, elles entretiennent un climat onirique, mystérieux. Les personnages tournent en rond dans le carrousel de leur existence. Confondant fantasmes et réalité, se heurtant aux autres, ils retrouvent chez eux des blessures semblables aux leurs. Ils sont entraînés dans un tourbillon qui a un effet de fronde, et qui ultimement les projette ailleurs. C'est, à défaut de mieux, l'image qui nous vient, celle qu'on retient de ce séjour montréalais de Mitchell Awry. Son entreprise de repli sur un territoire minuscule, sa quête de soi en circuit fermé dans et autour de ce parc Lafontaine lui permettra peut-être de se libérer de l'attraction de l'enfance, de l'orbite du père, et de devenir à son tour un météorite qui poursuivra sa

course aléatoire imprévisible, libre peut-être enfin. Mitchell Awry est un puceau irritable, voyeur de l'épanouissement des autres.

Le parc Lafontaine est un lieu fécond pour l'imaginaire de nos romanciers: Michel Tremblay y a promené ses personnages, de même que Hugues Corriveau, dans *Parc univers*. Dans *Oslo*, c'est un espace à la fois clos et ouvert, habité par l'Histoire — le général de Gaulle, Félix Leclerc, Dollard des Ormeaux y sont —, riche de son passé et de ce qui s'y trace de nos jours. Inquietant et familier comme les musées ou le Jardin botanique dans *Tessons*, c'est aussi un lieu de réverie ou de révélation, un ailleurs dont Mitchell Awry fait son ici.

«Les leçons de vie ne s'apprennent pas aisément; on ne trouve pas le ton qui convient dès les premières pages, mais on peut y travailler, un stylo à la main. La voix se cache parfois sous les reins.» Cette étrange réflexion de Mitchell Awry à la fin de son récit, qui reprend une phrase citée en épigraphe, est-elle une précaution d'auteur, ou une autre piste à peine éclairée vers une lecture tout autre de son roman? Mitchell Awry — dont le patronyme est un adjectif relativement rare, qui désigne l'étrangeté, le dérèglement — aurait-il trouvé enfin l'art sous la passion, le travail créateur sous la spontanéité, et surtout quelque vérité — la sienne — sous l'amas des hasards? *Oslo*, en tout cas, est une belle mécanique romanesque.  
rchartrand@videotron.ca

À L'ESSENTIEL

## En noir et blanc

sous toutes ses coutures, dans la solitude cycliste, la joie bruyante des patineurs en hiver, les traces de pas dans la neige, etc.

Le tout est accompagné de courts textes de différents poètes et paroliers (on remarquera l'omniprésence de Yvon Deschamps et de son épouse, Judy Richards). L'ouvrage, qui est bilingue, réunit aussi quelques textes de Robyn Sarah, d'Elisabeth Harvor et du poète yiddish A. M. Klein.

Comme au plus beau de l'été, on y croquera des vieilles dames jouant au scrabble, des amoureux enlacés, des touristes et des enfants. Comme au temps du verglas, on verra aussi des

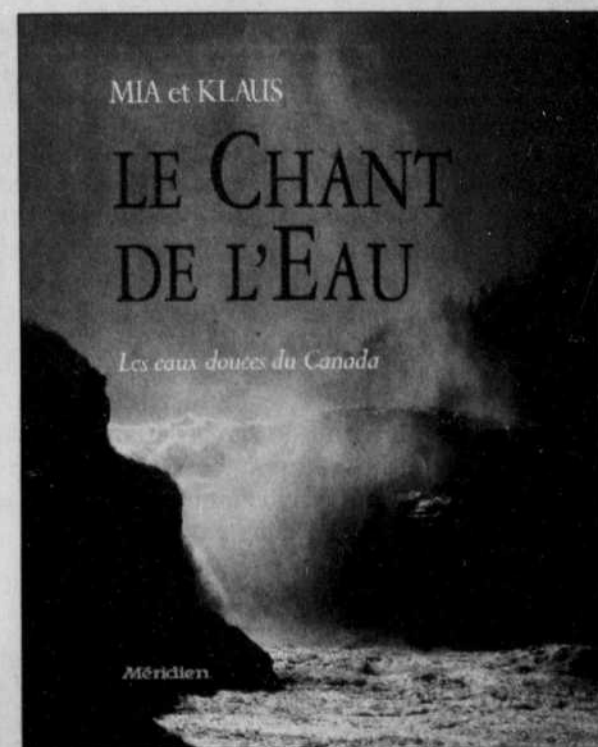
arbres aux branches brisées et du bois en fagots.

Malgré la subjectivité du regard proposé, l'ouvrage ne donne pas la splendeur de la montagne et ses coins secrets. Tout en noir et blanc, il ne rend pas les couleurs de l'automne et l'été. Le touriste qui ne peut re-

tourner sur le mont Royal achètera peut-être volontiers l'ouvrage, mais les Montréalais préféreront y aller eux-mêmes, faire le plein d'images et de beauté, et en découvrir d'autres faces cachées.

Caroline Montpetit

Le plus récent ouvrage de MIA ET KLAUS est en librairie



Magnifique ouvrage de 130 photographies illustrant les eaux douces du Canada.

Édition de luxe, tirage limité. Reliure fine toile, 24,5 cm X 31,5 cm, 69,95 \$

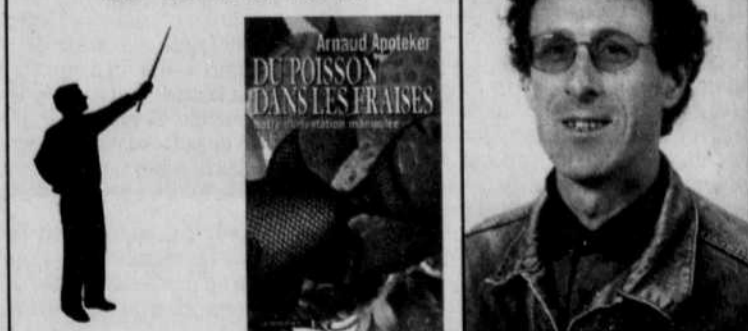
MÉRIDIDIEN ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN

GRUPE **Renaud-Bray**

Champigny - St-Denis — Champigny — Garneau — Librairie

Conférence de **ARNAUD APOTEKER** responsable du programme « Biodiversité » chez Greenpeace

Le mercredi 19 janvier de 17 h à 19 h



Les OGM, vous connaissez ?

Découvrez toutes les facettes d'un débat qui ne concerne pas seulement votre assiette.

Champigny 4380, rue St-Denis  
(514) 844-2587 métro Mont-Royal

LIVRES

LE FEUILLETON

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Vie et brouillard

Nobécourt relie l'identité et l'Histoire

HORSITA

Lorette Nobécourt Grasset Paris, 1999, 246 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Comment devenir soi-même quand on est hanté par la certitude de porter un secret au fond de soi? Aspirée de l'intérieur par une angoisse noire, Hortense, l'héroïne de ce poignant roman de Lorette Nobécourt, cherche à desserrer l'étouffement qui l'étrangle. Sur un rythme haletant, elle se lance à la poursuite des indices que sa mémoire libère peu à peu. Qui est au juste ce père disparu, dont elle possède un inquiétant journal rédigé durant la guerre?

Au moment où Günter Grass reçoit le prix Nobel de littérature et où, parallèlement en France, paraissent une somme notable — et de qualité — de romans portant sur la collaboration, *Horsita* verse une caution inquiétante à l'opinion qui veut qu'on hérite, sans le savoir ni le vouloir, des fautes de ses ancêtres. «Vivons-nous autrement que par scansion, par halètement?... Il n'y a pas de vie continue car il n'y a pas de massacre continu. Seulement un détail après l'autre qui, accumulés et avec la distance, le recul, nous donnent un aperçu de l'horreur du tableau.» Au centre du livre, donc, une réflexion sur l'identité, en rapport avec la monstruosité morale.

Une réflexion sur l'identité, en rapport avec la monstruosité morale

Ce roman est bâti sur une enquête, menée dans l'épouvante de confirmer une vérité refoulée, celle de la culpabilité d'un père aimé, juif roumain. Il débute en Amérique centrale, à San Salvador, dans un autobus où, à la suite d'une frousse majeure, la narratrice prend conscience du prix de la vie. Cette évidence bouscule en elle une foule de compromis et de refoulements, ouvrant les vannes d'un questionnement. Comprendre devient une obsession. Mais comprendre quoi? Comment vivre après Auschwitz, après que tous les liens les plus sacrés ont été bafoués?

Des bouffées de honte

Ange aux ailes tranchées, Hortense revoit sa jeunesse avec une douleur infinie. Par la plume, elle explore ce mal-être inconnu, fébrilité diffuse qui l'empêche de se tenir droite. «Au fond, de quoi s'agissait-il exactement? Du meurtre de soi-même? Non, ce n'était pas cela... Il s'agissait



Lorette Nobécourt

d'un faisceau de fibres nerveuses.»

Quelle a été l'enfance d'Hortense, privée de tendresse par ses parents excessifs? Face au souvenir de son père, antisémite qui chantait «Heil Hitler» pour faire rire ses enfants mais pleurait en regardant *Bambi*, l'adulte cherche des liens, des causes, tout en interrogeant le Centre de documentation juive contemporaine. Pour ne pas excuser, par rigueur historique et morale.

Avec un tel fardeau, accablant «la part innocente», il est parfois difficile de naître, et encore davantage de mourir. Comme si ce poids de culpabilité retenait le cours des choses pourtant inéluctables, si bien que rien n'est plus important. Car la haine de soi dit la hantise d'hériter des siens. La vie peut-elle transporter le crime, dont les mobiles n'appartiennent pas à celui qui le reçoit?

Hortense, interrogeant force témoins, cherche à percer le mystère de ce père juif collaborateur et de cette mère capable, sinon coupable, d'avoir aimé cet homme. De ce couple, une enfant est née, vers 1970; le père a 50 ans. Les parents ont-ils trahi la beauté et l'innocence du monde? Que signifie la toute-puissance de la femme à exister aujourd'hui? Mensonge!

«s'écrie la narratrice, dupée sur sa raison d'être même. N'a-t-elle pas aimé ce père, prisonnier de l'Histoire, avec ceux qui ont été dans le mauvais camp? Mais que signifiait, par comparaison, la vie de cette jeune fille destinée à être gazée? Quant à cette autre qui a survécu par miracle aux camps hitlériens, se nomme-t-elle autrement que Mémoire?»

La pensée d'Hortense reflue vers l'arrière, douloureuse comme un corps violé. L'écriture de Nobécourt épouse cette détresse, la menace de «s'abîmer, chuter, choir, ne pas se relever», la déperdition de l'être. L'Histoire poursuit sa déflagration: «Auschwitz, ils ont organisé le meurtre du langage et maintenant nous subissons le bruit assourdissant de la communication planétaire qui tend à nous faire oublier ce meurtre. Les mots ne portent plus leur sens.» Si bien que la part d'ombre, refoulée, de l'humanité continue de s'étendre sur nos actions.

Le corps pensant

Le roman se déroule sur plusieurs plans, de la conscience d'Hortense au journal intime de son père, en passant par des lettres et des conversations entre amis. Dans ce kaléidoscope, les points de vue se multiplient, poussés par une seule exigence, celle de faire rejoindre la trahison et l'amour dans le cœur, source de l'écriture. «Le corps a une connaissance de la vérité que nous ignorons, parce que le corps ignore le mensonge, il est innocent. Lorsque trop de barrières tentent de briser la vérité, il prend la parole.» De fait, le roman s'enfonce de plus en plus dans les strates de la conscience, entraînée par un langage fulgurant, presque extatique à force de quêter la piété, comme pour faire rempart aux symptômes assaillants de la faute, de l'angoisse et du renoncement moral.

L'effort est admirable, le roman convaincant; il nous rejoint. Il réussit à ébranler nos certitudes, glissant un doute sur ce que l'auteure appelle le juif en nous. Celui qui est un jour frappé de stupeur devant le mal hitlérien. Celui qu'elle nomme «la voix emmurée, à genoux», qui gémit au fond de votre gorge, mais dont l'impuissance s'enflamme si soudainement dans *Horsita*.

ŒUVRES ROMANESQUES COMPLÈTES, TOME 1

Vladimir Nabokov Édition établie sous la direction de Maurice Couturier Éditions Gallimard, collection «La Pléiade» 1999, 1729 pages

VLADIMIR NABOKOV, 2 - LES ANNÉES AMÉRICAINES

Brian Boyd Traduction de l'anglais par Philippe Delamare Éditions Gallimard, Biographies NRF 1999, 826 pages

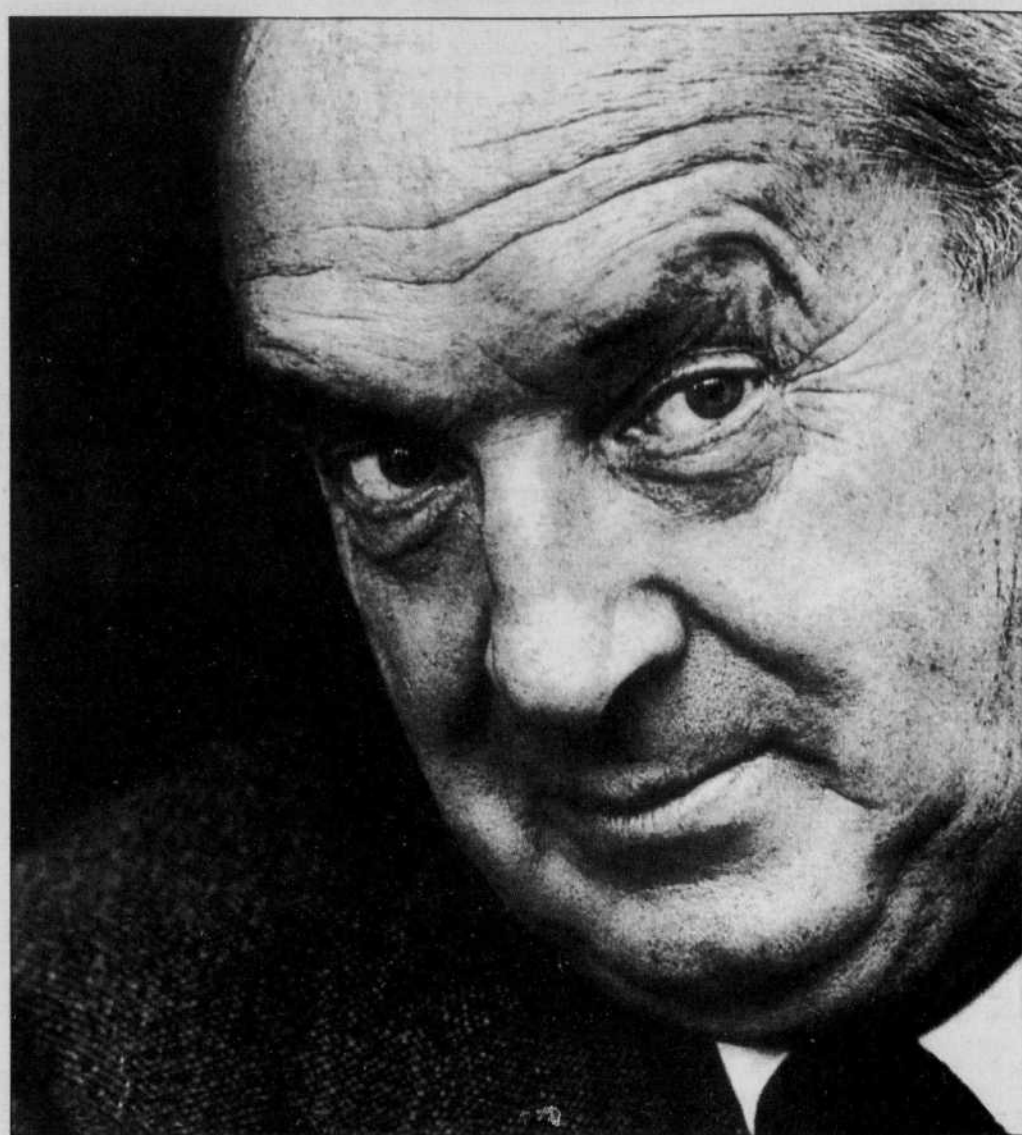
À l'occasion du centenaire de Nabokov, né le 22 avril 1899, un grand nombre de livres sont parus, nous invitant à pénétrer encore plus avant dans la vie et l'œuvre de cet immense écrivain dont le scandale *Lolita* éclipsa un moment les mérites et, surtout, le génie, à la fois désabusé et triomphateur. Il y a en effet de l'aristocrate arrogant et, parfois même, quelque peu hautain chez cet auteur pour qui — toute vie étant une fiction mal ficelée et erratique — la littérature doit toujours compter davantage que la réalité. Lui qui aimait à distinguer parmi les écrivains les conteurs, les pédagogues et les enchanteurs se plaçait volontiers dans la dernière catégorie. Encore faudrait-il ajouter: un enchanteur désenchanté, quoique toujours brillant.



Jean-Pierre Denis

Ce que La Pléiade nous offre aujourd'hui avec ce premier tome des *Œuvres romanesques complètes* (deux autres tomes devraient suivre, publiés à deux ans d'intervalle, si tout va bien), ce sont essentiellement les œuvres que l'auteur a conçues et rédigées en russe, quel que soit d'ailleurs son lieu de résidence. Ce qui est plus surprenant, c'est que la plupart de celles-ci (à l'exception de *La Défense Loujine* et *L'Invitation au supplice*, directement traduites du russe) ont été établies à partir des traductions anglaises effectuées entre 1937 et 1971 à l'initiative de Nabokov lui-même. On comprend alors mieux l'importance de l'immense appareil critique mis en place pour cette édition, permettant ainsi aux plus exigeants (ou aux plus amoureux de ses fans) de rétablir les versions successives des œuvres que Nabokov n'a cessé de retoucher ou de remanier — parfois profondément — tout au long de sa vie et celles des nouvelles éditions qui paraissent. Cela donne cette étrange impression d'entrer dans une œuvre aux multiples strates et états, où les notes et commentaires critiques sont parfois aussi importants que le récit lui-même, nous livrant les clés qui nous aident à mieux en apprécier les subtilités et, souvent, le sens.

Le maître d'œuvre de cette édition, Maurice Couturier, n'a-t-il pas lui-même été happé par ce Nabokov «compliqué» à l'époque où il le découvrait, au début des années 70, en parcourant les rayons de la librairie du campus universitaire américain où il étudiait? Il était alors tombé sur une édition critique de *Lolita* (*The Annotated Lolita*, paru chez McGraw-Hill) qui l'avait ébloui, lui révélant combien une œuvre littéraire de cette densité gagnait à être enrichie d'annotations pour être véritablement comprise et appréciée à sa juste valeur. Certains di-



Vladimir Nabokov tel qu'il apparaît sur la couverture du tome 2 de la biographie rédigée par Brian Boyd, portant sur les années américaines de l'écrivain.

ront qu'une œuvre devrait pouvoir se défendre elle-même, en son plus simple appareil, face aux assauts du lecteur, et que l'œuvre qui a besoin d'un support critique ou érudit manque nécessairement de cette simplicité ou de cette sorte d'immédiateté que demandent la plupart des lecteurs quand ils abordent un livre de fiction. Mais, avec Nabokov, rien n'est simple, et la littérature ne se donne jamais comme la réalisation d'un projet narratif qui obéirait à des règles définies ou attendues. Certes, empruntant aux idées du héros de *La Méprise*, Nabokov peut-il écrire que le «rêve le plus cher d'un auteur, c'est de transformer le lecteur en spectateur», mais c'est immédiatement pour lui faire ajouter qu'il n'y parvient à peu près jamais et que les «pâles organismes des héros littéraires, nourris sous la surveillance de l'auteur, se gonflent graduellement du sang vital du lecteur, de sorte que le génie d'un écrivain consiste à leur donner la faculté de s'adapter à cette [peu appétissante] nourriture et de mener ainsi une vie florissante, parfois pendant des siècles». L'art du peintre — «cette simple et brutale évidence» — que vise le héros de *La Méprise*, lui-même narrateur de ses aventures ou de ses fictions, est en fait constamment contredit et dévoyé par ses soudains coups de théâtre, ses apartés faits au lecteur, ses confessions («[...] j'aurais pu rayer cela, mais je l'ai laissé en dessein comme exemple d'un de mes traits essentiels: le mensonge allégre et inspiré»). Ainsi en va-t-il le plus souvent avec Nabokov, multipliant les pistes, les brouillants, les réinterprétant à sa façon et selon les circonstances, comme si tout cela était un jeu. Un jeu essentiellement littéraire, un mensonge inspiré. Russe, français, anglais, toutes langues qu'il maîtrisait, semblant peu lui importer, il s'est même vanté de ne penser en aucune langue, affirmant penser d'abord et essentiel-

lement en images. Faut-il le croire toujours? Rien n'est moins sûr tant son goût pour l'affabulation est puissant, et la diversité de ses voix impressionnante. Une chose est sûre, Nabokov n'est pas un auteur facile, et au delà (ou en deçà) de la surface de ses récits, il y a toujours l'immense champ de la littérature qui œuvre en douce, ou en cruauté. La littérature n'est-elle pas le principal personnage des romans de Nabokov, du moins leur inspiratrice la plus constante? En somme, beaucoup d'intertextualité, comme on dit dans la critique savante, et un plaisir évident et quelque peu ludique à en jouer et à s'en jouer. C'est là que prend toute son importance l'appareil critique.

Quant à la monumentale biographie dont Brian Boyd (l'un des meilleurs spécialistes de l'œuvre de Nabokov à ce qu'on dit, responsable par ailleurs du département de littérature anglaise de l'université d'Auckland) nous livre ici le second volume, que dire sinon qu'elle est, justement, monumentale? Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans défaut. Je l'ai trouvée quant à moi un peu longue et parfois inutilement (ou maniaquement) détaillée. Mais peut-être était-ce une précaution nécessaire à prendre avec cet auteur sur lequel tant de rumeurs ont circulé et qui a dû si souvent rétablir les faits les plus élémentaires, notamment avec l'un de ses biographes, Andrew Field.

Comme on le voit à ce passage, la vie privée était plus que sacrée pour Nabokov: «Je déteste mettre mon nez dans la précieuse vie des grands écrivains, je déteste regarder par-dessus la palissade de ces vies — je déteste la vulgarité de l'intérêt humain», le *fron-frou des jupes* et les *goussements dans les couloirs du temps* — et jamais aucun biographe ne soulèvera le voile de ma vie privée. Malheureusement pour lui, il avait fait confiance à Field, et les dernières années de sa

vie ont été empoisonnées par ce biographe mégalomane qui se prenait par ailleurs pour un écrivain. «[...] l'aliénation mentale est une chose — lui écrit un jour, exaspéré, Nabokov — et le chantage en est une autre, et chantage est bien le mot qui convient à vos menaces de publier mes déclarations informelles enregistrées au cours de deux après-midi, les faux souvenirs d'étrangers et les diverses rumeurs qui sont tombées dans votre oreille négligente, si je continue d'insister pour que vous supprimiez de votre livre les erreurs factuelles, les bourdes de votre imagination et la méchanceté vulgaire qui entachent encore votre version révisée.»

La biographie de Boyd représente cependant un avantage non négligeable pour ceux qui voudraient s'orienter dans l'œuvre nabokovienne et choisir les récits qui leur parlent le plus. Elle fournit en effet d'excellents résumés de ses récits, tout en suggérant certaines interprétations. Et, comme toujours, tout cela est extrêmement documenté. Donc, une somptueuse et monumentale introduction à la vie et à l'œuvre de Nabokov.

denisjp@mink.net



Cette semaine à CENT TITRES

Cette semaine, Danielle Laurin rencontre Jean-Claude Guillebaud pour son essai *La refondation du monde*. Comment s'expliquer le sentiment de vide que nous, les Occidentaux, éprouvons malgré les grandes victoires que furent la révolution sexuelle et la chute du communisme? Une entrevue réalisée à Paris.

Histoire de bien commencer l'année, nous avons demandé à Gilles Marcotte de choisir quatre écrivains qui ont marqué la littérature québécoise du 20<sup>ème</sup> siècle. Un choix, dit-il, «violemment personnel». À vous de deviner, d'ici le 19 janvier, ceux qu'il a retenus...



Le magazine littéraire de Télé-Québec Animé par Danielle Laurin Mercredi 19h30 Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PXX... LE DEVOIR

ENVIRONNEMENT

La Terre sous toutes ses faces

LA TERRE VUE DU CIEL

Yann Arthus-Bertrand Éditions de la Martinière Paris, 1999, 416 pages

LOUIS-GILLES FRANÇOEUR LE DEVOIR



Un ange est passé! Banal, diront la plupart. Chacun est censé en avoir un...

Celui-là est différent. Il porte un appareil photo ou deux en bandoulière et, comme il ne vient pas souvent sur la Terre, il la regarde du haut du ciel, de son œil qui n'est pas le nôtre et qui dérange, un œil qui réorganise notre perception habituelle. Une sorte de pèlerin volant, en somme, qui donne envie de se demander: est-ce bien là que je vis? Est-ce que tout cela existe tel qu'on nous le montre? La planète est-elle aussi riche? Aussi vulnérable?

Yann Arthus-Bertrand se défend d'être un artiste ou de vouloir faire œuvre esthétique avec ses photos. Pour lui, la photographie témoigne moins de l'œil du photographe que de la beauté du sujet. Mais il suffit de l'avoir suivi pendant une vingtaine de pages dans son aventure en

forme de tour du monde en 80 voyages pour lui reprocher volontiers d'être trop modeste. Ce serait bien le seul reproche qu'on pourrait lui adresser.

Derrière le photographe se cache un aventurier en quête d'une planète, dont il témoigne à la fois de la splendeur et de la fragilité.

Il aura fallu cinq ans de travail à ce photographe itinérant, 2000 heures de vols planées auprès de différents gouvernements et de dizaines d'entreprises, et des dizaines de voyages aux quatre coins du monde pour ex-

traire de quelque 15 000 rouleaux de pellicule les 100 000 photographies et plus ayant servi à réaliser *La Terre vue du ciel*, un portrait de la planète en l'an 2000 à travers 195 photos qui sont autant de fenêtres ouvertes sur 75 pays.

Ce livre fait penser à plusieurs égards à l'aventure des mers du commandant Cousteau. A cette différence que l'aventurier, ici, s'est pris non pas pour un poisson, mais pour un oiseau. Le résultat est en définitive aussi étrange, nouveau et fascinant que celui obtenu par Cousteau.

D'un dépotoir de bombardiers militaires situé en plein désert jusqu'au Tsingy de Bemahara, une forêt de couteaux de pierre dressés vers le ciel sur l'île de Madagascar, en passant par le Cœur de Voh, en Nouvelle-Calédonie (qui pourrait bien être le vrai cœur de la Terre tellement l'image est saisissante), chaque page de ce livre invite à une méditation sur la planète, son destin, sur l'œuvre des êtres humains qui l'habitent et les conséquences de leur industrie.

Cet ouvrage, à la réalisation duquel se sont associés l'UNESCO, Air France, plusieurs gouvernements et collaborateurs, est le premier livre d'une série sur la Terre,

qui devrait se poursuivre à partir de la gigantesque banque de photos amassées depuis cinq ans.

*La Terre vue du ciel* n'est pas seulement remarquable par la qualité du regard que Yann Arthus-Bertrand pose sur son sujet; il l'est aussi par son exceptionnelle facture et sa conception tout à la fois pratique et originale. Nulle part les légendes ne viennent interférer avec les photos. Pour chaque page, un jeu de volets repliables permet de repérer en un tour de main, sur une mappemonde, l'origine de chacune des illustrations et, tout aussi facilement, sans quitter des yeux la photo magistrale, d'accéder à la légende hors page!

D'excellents et courts textes faisant le bilan d'un aspect particulier de la planète, par exemple l'état des mers, le mégaphénomène du réchauffement climatique, etc., servent d'introductions à la série de photos double-pages qui suivent. Ces textes, signés par des collaborateurs réputés dans leur domaine respectif, permettent de comprendre, cette fois de façon plus intellectuelle, les enjeux auxquels est confrontée la planète en l'an 2000, et cela avant qu'ils ne deviennent manifestes à travers les yeux de l'ange-photographe.

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'heure du loup

UN LOUP  
NOMMÉ YVES THÉRIAULT  
Victor-Lévy Beaulieu  
Ed. Trois-Pistoles  
1999, 272 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Yves Thériault. L'œuvre ne contredit pas l'homme.

Plus surprenant que Victor-Lévy Beaulieu apprécié Yves Thériault et son œuvre au point de leur consacrer tout un essai. On retrouve, en effet, chez les deux écrivains, la même jarginoïse, le même talent débridé de raconteur compulsif, la même absolue nécessité de s'adonner à l'écriture malgré les tourments qu'un tel entêtement entraîne.

On l'a peut-être oublié — l'a-t-on déjà vraiment reconnu? —, mais Yves Thériault fut un de nos grands écrivains. On l'oublie souvent, de même que VLB, malgré son trop-plein d'orgueil, possède, à ses heures, une rare générosité d'essayiste. Cet ouvrage limpide et mené tambour battant vient rappeler ces vérités à notre souvenir.

«Ce qu'on cherche d'abord dans ce qu'on lit, écrit VLB, c'est ce qui nous confirme dans ce que nous sommes, ce sont les parallèles qu'on est en mesure d'établir entre sa propre vie et celle de quelqu'un d'autre.» Un loup nommé Yves Thériault relate cette rencontre entre une œuvre et son lecteur, accordant autant d'espace à l'une qu'à l'autre.

Incapable de se retenir de parler de lui-même, de son enfance, de son parcours, VLB ne s'en prive pas, mais c'est justement pour mieux nous faire comprendre ce que la lecture de l'œuvre de Thériault lui a redonné de ce qu'il croyait avoir perdu, c'est-à-dire une sorte d'amour, un attachement non complaisant envers des ancêtres enfin rendus à leur pleine singularité, envers «ce discours des petites gens, avec les hommes forts en muscles et violents parce que ne trouvant que dans l'intégrité agressive de leur corps l'assouvissement de leurs désirs exacerbés. Et partout, ces champs, ces montagnes, ces rivières, ces bêtes chaudes qui déferlaient à toutes les pages, venus d'une robuste et saine poésie qui m'excitait par tout ce que de moi, je retrouvais enfin en elle».

Maître de l'anecdote, VLB raconte ici avec tendresse qu'il doit à son spleen de déraciné (sa famille avait quitté la ferme de Saint-Jean-de-Dieu pour Montréal) son premier contact avec Thériault. En 1961, déprimé, inconfortable à l'école comme ailleurs, il adresse au *Courrier pour hommes seulement* de *La Patrie*, tenu par l'écrivain, une complainte qui marquera son entrée en littérature: «Cet étincelle jaillissant en moi, je la dois à Thériault qui fut mon premier lecteur. S'il avait jeté ma lettre au panier sans s'y intéresser, serais-je devenu écrivain? Sans événement fondateur, il est rare que l'écriture vienne vraiment au monde...» L'aventure commune commence là; la suite concerne les rapports entretenus entre deux écrivains irascibles mais entiers. Le plus jeune a voulu rendre hommage au vieux loup qui l'a fait naître en le lisant.

De l'homme Thériault, VLB retient son populisme foncier, sa délinquance sociale et existentielle, son caractère sauvage et sa fidélité à la crudité du langage, toutes caractéristiques qu'il attribue aux origines malécites du personnage et à son attachement au monde rural. Tout d'un bloc, bourru, rustaud, souverain jusqu'à la brusquerie, Thériault avait les défauts de ses qualités: ses manquements à l'amitié enragèrent la plupart de ses éditeurs et son comportement de victime éloi-

gnera de lui ceux qui auraient souhaité être ses compagnons de route. Son penchant pour la bouteille, au surplus, sera à l'origine de son échec français. L'équipe de Grasset, et l'éditeur Hervé Bazin, qui voulait faire mousser *Agaguk* en France, laissera finalement tomber, écoeurée par l'attitude disgracieuse de l'écrivain qui «n'avait cessé, durant le peu de temps qu'il avait passé chez Grasset, de draguer toutes celles qu'il avait croisées sur son chemin». Un jour, Thériault se serait, semble-t-il, comparé au vengeur capitaine Juchereau, le personnage principal de son effroyable roman *Les Temps du carcajou*. VLB résume: «Un être floué par la vie, plutôt laid que beau, dévoré par l'angoisse et ne s'en libérant que grâce au recours à une sexualité exacerbée et inhumaine.»

L'œuvre ne contredit pas l'homme. Lecteur enthousiaste et conquis, VLB nous en redonne ici toute la colère, toute la violence, mais aussi toute la compassion. Caractérisée par une connaissance de territoire québécois qui a peu d'équivalent dans notre littérature, cette œuvre immense saisit l'homme primitif — aussi bien, selon les circonstances, l'Amérindien, le paysan que l'immigrant — dans sa vérité profonde, archétypale, écrit Beaulieu, celle qui fait de «l'homme dur ou de silencieuse tendresse» un héros tragique: «Quand se trouble la tranquille beauté des choses, le mal répond au mal, on ne peut plus sortir du fatalisme qu'il sécrète, on est pieds et poings liés par lui jusqu'à la fin des temps.»

Des *Contes pour un homme seul*, la première œuvre majeure de Thériault, dépeinte en «mode percussif» (G. Archambault), qui nous plonge au cœur d'une paysannerie fruste, attachante et troublante tout à la fois, au grand cycle amérindien (*Agaguk, Tayaout et Agoak*, sans oublier, sur le versant montagnais, *Ashini*), composé de ces «œuvres presque insupportables de la déchéance» portées par une «langue brutale», c'est en effet ce qu'il y a d'originel en l'homme que pourchasse Thériault sans relâche.

À ce sujet, il faut lire ce qu'écrit le romancier Jean-Yves Soucy dans sa présentation du recueil *Le Vendeur d'étoiles* (BQ, 1995): «Thériault ne fait pas œuvre de reporter ni d'ethno-

logue, il n'a cure de réalisme social. Qualifier Thériault de romancier réaliste, c'est avouer qu'on l'a mal lu. La seule condition qui l'intéresse, c'est la condition humaine, qui ne connaît ni frontières ni époques.»

Allergique à la tentation autobiographique, amoureux de la matérialité des mots au point d'inventer des histoires qui complètent un titre qui sonne bien, Thériault laisse derrière lui une œuvre à entrées multiples, animée par la vision paradoxale d'un terroir éclaté, pluriel et rayonnant. Ses fureurs subites peuvent inquiéter, ses femmes fatalement broyées nous épouvanter, mais sa force brute en impose tant par elle-même qu'elle mérite notre plus grande estime.

VLB n'a pas été chiche. À ce créateur obsédé par l'argent parce qu'il était incapable de le conserver, à cet aventurier aux rêves déçus de succès internationaux, il rend aujourd'hui le plus bel hommage qui soit, c'est-à-dire celui d'un fils reconnaissant à son père en écriture.

Grincheux, tout à lui-même, peu enclin au partage des mérites, le vieux loup aurait sûrement trouvé à redire de ce tombeau rédigé par le plus jeune qui y prend lui-même beaucoup de place, profitant entre autres de l'occasion pour polémiquer sur le dos des politiciens «pareils aux poux de baleine» ou encore pour dénoncer la colonisation culturelle d'un Lucien Bouchard dont la bibliothèque, pleine des livres de la Pléiade, reste vide d'œuvres québécoises. Que VLB écrive sur n'importe quoi, aurait peut-être dit Thériault avec raison, c'est toujours de lui et de ses marottes qu'il parle. On ne s'en désolera pas cette fois-ci: *Un loup nommé Yves Thériault* constitue la preuve que la générosité littéraire peut être le fait d'une personnalité forte.

On écrira sûrement, un jour, un ouvrage semblable sur VLB dans lequel vices et vertus apparaîtront au grand jour. Il ne faudra pas oublier de dire, le moment venu, que l'homme était un sacré conteur à qui Jacques Ferron avait déjà lancé ce compliment en guise d'admonestation: «Vous n'êtes évidemment pas un tueur de pères, mon pauvre Lévy. Voilà tout.»

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

SCIENCES HUMAINES

## L'abîme devant soi

SOCIOLOGIES  
DE LA MODERNITÉ  
L'itinéraire du XX<sup>e</sup> siècle  
Danilo Martuccelli  
Éditions Gallimard,  
coll. «Folio Essais»  
Paris, 1999, 710 pages

GEORGES LEROUX

Le projet était ambitieux, la réussite suscite l'admiration. Sur un sujet aussi fuyant que celui de la modernité, entreprendre un travail de relecture des grandes pensées sociologiques du vingtième siècle aurait pu ne conduire qu'à une synthèse sans relief. Ce livre présente tout autre chose. Fort de la conviction que l'indécision même du concept de modernité, un concept qui désigne aussi bien les grandes idées des Lumières que le sentiment toujours flou de l'actuel, indique le sens de la recherche, l'auteur propose trois grandes matrices de la modernité contemporaine.

Ce terme de matrice acquiert chez lui un sens qui l'apparente à celui de paradigme, mais sans les contraintes de structure théorique: la sociologie de la modernité ne se développe pas de manière linéaire, elle se meut plutôt selon des déplacements concentriques qui ne s'expliquent pas uniquement par le rapport des œuvres à leur époque. Martuccelli distingue la différenciation sociale, la rationalisation et la condition moderne et il associe à chacune de ces matrices, qui opèrent comme des foyers de la pensée sociale, les grandes œuvres qui y contribuent.

Par différenciation, il faut entendre le processus qui va du simple au complexe. Qu'il s'agisse du travail, des groupes sociaux, des réseaux de com-

munication, des rôles ou des statuts, l'observation est la même: le progrès de cette différenciation est le moteur même de la modernité et les penseurs qui ont travaillé sur cet horizon, au premier rang Durkheim, en ont fait leur thème principal.

Si la différenciation est inéluctable et semble devoir tout régir, comment assurer l'intégration et le maintien de la société comme ensemble entier et réglé? Les œuvres de Talcott Parsons et de Pierre Bourdieu apparaissent comme des représentants des tensions possibles dans cet équilibre instable: là où le fonctionnalisme voit surtout l'intégration morale, la pensée de Bourdieu se rend plus sensible à la force du différend. En faisant intervenir la pensée de Niklas Luhmann dans cette matrice, l'auteur la présente comme le renversement de Durkheim: présence de la différenciation et renoncement à l'intégration morale, qui disparaît en tant que souci normatif de la sociologie.

La maîtrise du monde

La deuxième partie est la plus riche. Construite autour de la rationalisation, elle fait se répondre les œuvres de Max Weber, de Norbert Elias, de Michel Foucault et de Jürgen Habermas. Cette matrice met sous tension l'accroissement de la maîtrise rationnelle du monde, avec tous ses effets d'oppression, et la volonté d'émancipation, qui de Weber à Habermas apparaît comme la responsabilité d'une pensée sociale qui se portait au-delà de la théorie. On est ici sur un terrain qui croise les problématiques classiques de l'École de Frankfurt et en particulier la critique de la domination. Sur ce parcours complexe, l'auteur a jugé utile d'insérer l'œuvre d'Herbert Marcuse, dont

on pourrait remettre en question la nature sociologique. Mais dans la mesure où la rationalisation est aussi le nom du mal existentiel de la modernité, de la distance des hommes au monde, la sociologie devient ici un autre nom de la philosophie.

Dans la matrice de la condition moderne, l'auteur semble avoir voulu rassembler des œuvres qui se concentrent d'abord sur le sujet et sur l'expérience de l'écart entre l'individu et le monde social. Il était naturel de commencer par Georg Simmel, brillant théoricien de la vie urbaine excitée, mais les vrais penseurs de la modernité aliénée sont selon l'auteur Erving Goffman et les auteurs de l'École de Chicago, chez qui la tension entre les dimensions subjectives et les contraintes sociales devient le thème central. À ces réflexions, les œuvres d'Alain Touraine et d'Anthony Giddens apportent le complément nécessaire de la réflexivité et de la prise en charge du sujet par lui-même.

Une sociologie de la modernité est toujours déjà une philosophie du sujet moderne, de l'angoisse devant l'inflation des structures et du sentiment, constitutif de la notion de modernité, d'avoir subi la perte d'une communauté meilleure, celle du passé. Que ce sentiment soit illusoire, aucun théoricien ne voudra le nier et chacun de ceux qui sont passés en revue dans cette synthèse remarquable donne plutôt raison à Walter Benjamin. Ce dernier écrivait que, pour chaque époque, la modernité, c'est le sentiment légitime de se trouver devant un abîme qui est le sien propre. Richeusement annoté, complété d'annexes sur le récit de l'histoire et sur les critiques postmodernes, ce livre constitue une introduction exemplaire à la modernité du vingtième siècle.



**CAP-AUX-DIAMANTS**  
Avec le temps...  
Le numéro : 8,63 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

**Cap-aux-Diamants**  
Avec le temps... Une réflexion sur la relation que la société entretient avec le temps; le bogue historique de l'an 2000; l'histoire de l'horlogerie au Québec.  
Le numéro : 9,20 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

**ESPACE**  
Les lieux de la sculpture. Ce cinquantième numéro pose une attention vigilante sur les différentes tendances de la sculpture contemporaine.  
Le numéro : 9,20 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

**ETC Montréal**  
Art contemporain et controversé. À quoi sert l'art contemporain? Un dossier qui fait ressortir les consensus, les querelles et les dissensions.  
Le numéro : 9,20 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

**Lurelu**  
Deux dossiers : Le monde coloré de Philippe Béha; l'image de l'adolescent dans le roman jeunesse. De plus, les résultats du Concours littéraire 1999.  
Le numéro : 5,75 \$ / 1 an, 3 numéros : 16 \$

**Protégé**  
Des articles qui reprennent la problématique de l'imaginaire de la fin selon des angles historiques, sémiotiques, esthétiques et littéraires.  
Le numéro : 12,94 \$ / 1 an, 3 numéros : 33 \$

**Continuité**  
Le patrimoine au fil du siècle. Un regard sur les événements qui ont contribué à faire avancer la cause et la connaissance du patrimoine au Québec.  
Le numéro : 7,76 \$ / 1 an, 4 numéros : 23 \$

**Estuaire**  
Le dernier poème du millénaire. Un numéro étonnant, des inédits à faire bondir les étoiles, une invitation à sabler le champagne en poésie.  
Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 5 numéros : 42 \$

**Les écrits**  
Au sommaire : Le geste d'écrire de Louise Dupré, Le Colin d'Alaska de Vassilis Alexakis, Un Mont, des merveilles de Gloria Escobel et bien d'autres...  
Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 3 numéros : 29 \$

Je m'abonne aux revues suivantes :

Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
	Total :

Mode de paiement  
 Chèque à l'ordre de la SODEP  
 Visa  MasterCard

Expiration : \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

Nom : \_\_\_\_\_  
 Adresse : \_\_\_\_\_  
 Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_  
 Téléphone : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

RETOURNER À :  
 SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2  
 Téléphone : (514) 397-8669 Télécopieur : (514) 397-6887

**Le cinéma**  
Pour l'horaire complet, consultez  
**L'agenda**

**DÉBAT**  
**LE LIBÉRALISME POLITIQUE PEUT-IL PRÉSERVER LA DIVERSITÉ CULTURELLE ?**

Avec **Alain Renaut**, Professeur à la Sorbonne, il vient de diriger une *Histoire de la philosophie politique* en cinq volumes aux éditions Calmann-Lévy. Il est l'auteur notamment de : *Alter Ego. Les paradoxes de l'identité démocratique*, Aubier  
*Libéralisme et pluralisme culturel*, Plein Feux  
*Philosopher à 18 ans* (avec Luc Ferry), Grasset

et **Michel Seymour**, Professeur de philosophie à l'Université de Montréal et ancien président des Interlectuels pour la souveraineté. Il est l'auteur notamment de : *La nation en question*, L'Hexagone  
*Nationalité, citoyenneté, solidarité* (dir.), Liber

**Mercredi 19 janvier 19 heures 30**  
Réservation obligatoire : 514.739.3639  
Admission : 5 \$

**Olivieri**  
librairie • bistro  
5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges

Si vous désirez souper au Bistro avant le débat, il est préférable de réserver.

## POÉSIE

## Traverser le temps

ARBRES D'HIVER

Sylvia Plath  
Traduction de Françoise Morvan  
et Valérie Rouzeau  
Gallimard, coll. «Poésie»  
Paris, 1999, 281 pages

JOURNAUX (1950-1962)

Sylvia Plath  
Traduction de Christine Savinel  
Gallimard  
Paris, 1999, 482 pages

DAVID CANTIN

Lire Sylvia Plath, c'est surtout être témoin d'une existence où la joie se mêle constamment à l'angoisse. On traverse cette mémoire «boiteuse» qui ne cherche qu'à transmettre l'épreuve de la violence intérieure et du deuil paternel, impossible à résoudre. Plusieurs connaissent le mythe autour de l'œuvre, l'insécurité littéraire tout comme une liaison tumultueuse avec le poète britannique Ted Hughes, qui aboutira au suicide le 11 février 1963. Toutefois, connaît-on vraiment l'univers secret de cette femme exceptionnelle, dont les livres restent toujours aussi pertinents dans la lumière contemporaine? Aux Editions Gallimard, deux recueils de poésie de même que ses *Journaux* ouvrent désormais de nouveaux chemins à parcourir pour les lecteurs francophones.

Un recueil paru de son vivant et trois autres posthumes, voilà ce que donne l'ensemble de l'œuvre poétique de Sylvia Plath. Deux extrêmes ainsi qu'un noyau central: *The Colossus et Ariel*, puis *Arbres d'hiver et La Traversée*, qui entrent dans la prestigieuse collection «Poésie» de Gallimard. En 1978, une version française quelconque d'*Ariel* paraissait aux Editions des Femmes. Depuis, on a surtout rangé et oublié la poésie de Plath avec d'autres «confessionnelles» américaines, tels Theodore Roethke, Anne Sexton ou Elizabeth Bishop. Maintenant, grâce aux excellentes traductions de Françoise Morvan et Valérie Rouzeau, la lecture de ces deux recueils fascine plus que jamais. Ces étapes de transitions successives mènent à un dévoilement sensible qui trouvera toute sa plénitude dans les risques austères d'*Ariel*. *La Traversée* soulève déjà cette crainte lyrique face à l'espoir possible de recomposer son passage terrestre. Chaque poème suit le nœud émotionnel du suivant, afin d'apprendre cette marche vers l'obscurité des présences. Le ton est simple, mais toujours en déséqui-

libre par rapport aux mouvements inattendus du monde. La présence de Plath retourne vers ce risque du moindre détail, du bruit lointain. Elle avance dans le malaise d'avoir à franchir une sorte de mythologie intime des signes et des gestes: «Veuve, ce domaine immense et vide! / La voix de Dieu est pleine de courants d'air, / Elle ne promet que les dures étoiles, l'espace / D'immortelle vacuité entre les étoiles / Et pas de corps, sifflant comme des flèches lancées / vers les cieux.» Dans *Arbres d'hiver*, le désastre semble encore plus soudain. Face au silence de Dieu, le poème murmure sa propre quête. On approche de cette «succession de cercles» en suspens, loin de toute vision du paradis. Ce cycle indique surtout la route vers cette «autobiographie d'une fièvre» (pour reprendre l'expression de Robert Lowell) que représente *Ariel*. Il y a quelque chose d'héroïque dans ces vers qui expriment une certaine panique de l'âme. Les mots se précipitent pour dire que «le cœur ne s'est pas arrêté», qu'une beauté se dévoile après le cri de la naissance. Tout au long du recueil, on observe cette rencontre tragique entre un être désabusé et le monde qui l'entoure. On surprend cette violence discrète, à l'aube des instants qui se fracassent les uns contre les autres. Sylvia Plath semble décrire une inquiétude que le temps ignore depuis toujours: «Tu seras bientôt conscient d'une absence / Qui grandira près de toi comme un arbre, / Un arbre mort, sans couleur, un caoutchouc glabre / Castré par la foudre-une illusion, / Un ciel en cul de porc-un total manque d'attention.»

Commencés à 18 ans et tenus jusqu'à la veille de sa mort, les *Journaux* de Plath montrent de plus près le dilemme créateur derrière ce parcours d'écriture. Ce texte est différent des poèmes, nouvelles, essais et lettres, puisqu'il se tient dans l'impulsion la plus instinctive du drame individuel. Il sert d'accompagnement à l'œuvre, qui ne peut que provenir de cette source. On parlera plutôt de l'histoire fragmentaire d'un périple. Les Editions Gallimard reprennent l'édition anglaise de 1982, avec les coupures de Frances McCullough qui supervisera Ted Hughes. Au-delà des anecdotes sociales des années 50 et 60, on remarque des portraits souvent féroces de grandes figures littéraires comme W. H. Auden ou Truman Capote. Mais davantage, ces carnets offrent une «pure ligne centrale» vers la fureur nécessaire de Sylvia Plath. Une descente dans ce monde étrange où la blessure côtoie l'émerveillement.

Commencés à 18 ans et tenus jusqu'à la veille de sa mort, les *Journaux* de Plath montrent de plus près le dilemme créateur derrière ce parcours d'écriture. Ce texte est différent des poèmes, nouvelles, essais et lettres, puisqu'il se tient dans l'impulsion la plus instinctive du drame individuel. Il sert d'accompagnement à l'œuvre, qui ne peut que provenir de cette source. On parlera plutôt de l'histoire fragmentaire d'un périple. Les Editions Gallimard reprennent l'édition anglaise de 1982, avec les coupures de Frances McCullough qui supervisera Ted Hughes. Au-delà des anecdotes sociales des années 50 et 60, on remarque des portraits souvent féroces de grandes figures littéraires comme W. H. Auden ou Truman Capote. Mais davantage, ces carnets offrent une «pure ligne centrale» vers la fureur nécessaire de Sylvia Plath. Une descente dans ce monde étrange où la blessure côtoie l'émerveillement.

## RECTIFICATIF

## Maurice et Gill...

Deux «erreurs» qui n'en sont pas ont été relevées dans la recension *La Chanson française et francophone*, un Guide Totem publié chez Larousse: il y a bien deux artistes portant respectivement les homonymes «Maurice Vandair» et «Maurice Vanders». Quant à la fameuse petite boîte

de Montmartre nommée maintenant «Le Lapin Agile», il aurait fallu expliquer que «Le Lapin à Gill» en fut la première orthographe. Nos remerciements à Chantal Jolis pour les précisions et nos excuses à l'éditeur et aux rédacteurs.

Solange Lévesque

## Leon Golub

While the Crime is Blazing!  
Paintings and Drawings, 1994-1999

du 18 janvier au 5 mars 2000

vernissage le 18 janvier de 18 h à 20 h

Commissaire: Stuart Horodner

Causerie le 17 janvier à 19 h

avec Leon Golub et Stuart Horodner

au Musée des beaux-arts de Montréal,

Auditorium Maxwell-Cummings, 1379 Sherbrooke ouest.

Entrée libre.

Galerie Liane et Danny Taran

Centre des arts Saidye Bronfman

5170, Côte-Ste-Catherine

Montréal (Québec) H3W 1M7

Tel: 514-399-8811 ou 514-399-9340



Mark Tomalty

L'OEIL DE LA  
**Métropole**  
DU QUÉBEC  
REGARDS INÉDITS  
DE 30  
PHOTO-JOURNALISTES  
INTERNATIONAUX

UN COLLECTIF  
PHOTOGRAPHIQUE

120 PHOTOS ILLUSTRANT  
**LA MÉTROPOLE,**  
PRISES EN 60 HEURES

réalisé par  
PRODUCTIONS DE L'OEIL

EXPOSITION  
du 15 janvier au 27 février 2000  
du mardi au dimanche

Centre d'histoire de Montréal

335, place d'Youville

Vieux-Montréal

Information: 514.872.3207

www.ville.montreal.qc.ca/chm/chm/hm

Gouvernement du Québec  
Ministère des Affaires municipales  
et de la Métropole

Ville de Montréal

## ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Comment l'érudition  
vient aux femmes

Il y a des romans qui arrivent dans nos vies comme des lettres d'amour... L'auteur n'aura peut-être pas dessiné un soleil au coin de la page, une lune ou un couple d'oiseaux (des tourterelles?). Mais elle se sera associée à un éditeur riche qu'elle aura sans doute séduit quelque peu pour le convaincre d'ordonner son ouvrage de somptueuses planches en couleurs faisant de la lecture une expérience sensorielle en même temps qu'une éternelle quête de connaissance. Une expérience totale, comme l'amour. Et, comme parfois aussi en amour, le chroniqueur se retrouvera, devant le livre de Barbara Hodgson, bouche bée, et presque à court de mots.



Louis Hamelin

Des noms viennent à l'esprit, des lieux communs, comme quand on voyage: devant l'étrangeté presque familière d'un paysage, cette impression d'être ailleurs mais aussi violemment transporté chez soi. Le premier réflexe sera de recourir aux comparaisons. Ça ressemble à... A du Kafka, bien sûr. Le roman de Hodgson, *La Sensualiste*, raconte d'abord un métamorphose, dans laquelle le rôle du cancrelat est tenu par l'obèse, la repoussante Rosa, sorte de double perversi de la narratrice. Le rapport au corps est minutieusement détaillé, sujet à des transformations fantasmagoriques, et répertorié par un travail cartographique éblouissant, où les cinq sens deviennent autant de territoires à occuper.

On pense ensuite à Hubert Aquin. Un Aquin qui, au lieu de se laisser entraîner dans la confusion irréversible du roman plutôt bâclé qu'était *L'Anti-phonie*, aurait parfaitement réussi sa démonstration. Et ça donne *La Sensualiste*, roman d'une enquête érudite qui prend elle aussi ses sources dans la Renaissance et plus particulièrement

dans les milieux de l'imprimerie et de la médecine anatomique. Non seulement le côté graphique en met-il plein la vue, mais l'écriture se révèle, après quelques phrases seulement, digne des très hautes normes que l'auteur ne se fait pas faute d'imposer à son lecteur: vive, ironique, l'intelligence profonde et pétillante, et qui jamais ne rebute (il faut le dire, ne serait-ce que pour rassurer les peureux et les paresseux). Ce livre est, faut-il le préciser, éminemment «littéraire», et les libraires éviteront donc sans doute de le recommander à Jocelyne Lepage, qui, dans le temps des Fêtes, dans le supplément littéraire qu'elle «dirige», se vantait de

leur réclamer des romans «pas trop littéraires»... (assez édifiant, non?)

On voudrait citer des paragraphes entiers. Au fait, pourquoi pas? «La bibliothécaire, Frau Sophie Löwe, était assise, figure silencieuse d'une attitude parfaite, les mains blanches patiemment croisées sur son bureau dans une discrète expectative, ses cheveux sculptés en un chignon savant. Il n'y avait pas sur elle un seul fil de travers, pas la plus petite expression déplacée, et elle ne semblait pas, «a priori», avoir grand-chose à dire à Helen. Son mutisme renforçait un silence général presque assourdissant: tous les sons imperceptibles — la respiration synchrone de centaines de poumons, les chuchotements dans les bureaux adjacents, les roues des chariots grinçant dans le couloir — étaient maintenant lâchés à plein volume.»

Il faut bien relire ce passage. Cent mots. Une tension constante, une mise en situation d'une redoutable efficacité. Pas le moindre temps faible (à propos, amis profs de littérature: pour quoi ne pas en emporter une photocopie dans vos ateliers, vous savez, ceux



qu'on dit de création?). *La Sensualiste* ou: comment l'érudition vient aux femmes, sans s'opposer, par nature (ce qui était le cas dans *Le Jardin de Rousseau*, d'Ann Charney, abordé la semaine dernière), au possible épanouissement de la vie intime. Pour Hodgson, il est clair que les idées n'ont pas de sexe, et un sexe mâle moins que tout. Dans son roman, les sentiments, les sens et la pensée abstraite ou conceptuelle s'entremêlent avec un si grand bonheur qu'elles finissent par former une seule même matière dans laquelle sont moulés les corps, les muscles, les nerfs, les veines et les cœurs.

Et donc, même si j'ajoutais ensuite que la narratrice, Helen, est une spécialiste de l'illustration anatomique ancienne, qu'elle se retrouve à Vienne, puis à Budapest et ensuite à Munich, d'abord sur les traces de son mari disparu alors qu'il enquêtait sur des cas de vols d'objets d'art et de fabrication de faux, puis pour elle-même,

mue par sa propre curiosité professionnelle; même si je prenais la peine de spécifier que l'objet du délit arbore la forme des quelque deux cents mythiques matrices de bois au moyen desquelles furent imprimées les gravures accompagnant les premières éditions des œuvres d'André Vésale (ou Vesalius), médecin anatomiste brillant et esprit précurseur possédant une existence historique; et si, pour coiffer le tout, j'affirmais que cette œuvre littéraire au style enlevé, toujours extrêmement séduisant, repose sur une solide documentation dont témoignent les illustrations reproduisant les merveilles du monde anatomique de la Renaissance, avec leurs pages qui se déplient, révèlent leurs secrets — et on se dit, tout ébahi: enfin, une littérature qui traite son lecteur comme un grand enfant (pour ajouter tout de suite après, à voix basse: mon Dieu que ça doit coûter cher)

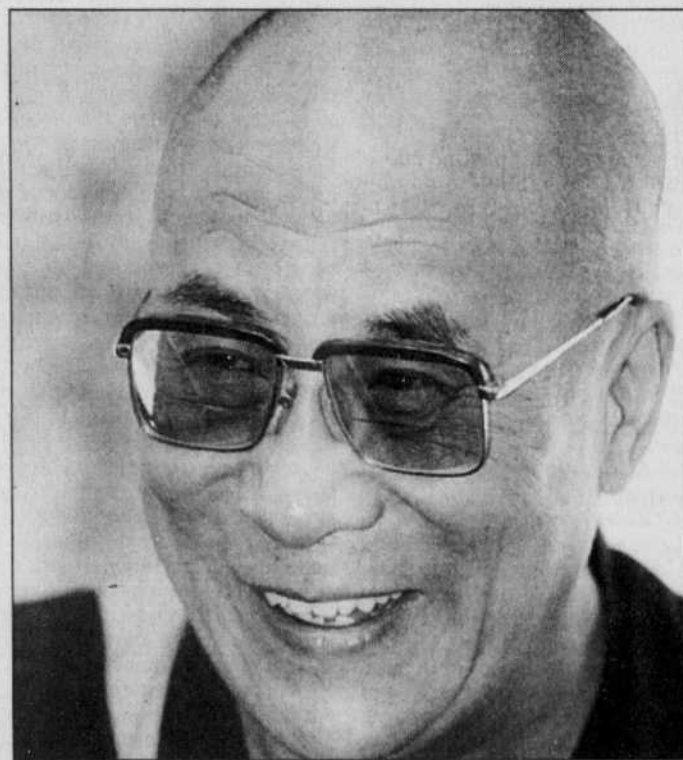
—, et que le traitement parfois fantasmagorique que réserve l'auteur à cette matière si riche l'empêche pourtant de sombrer dans la sécheresse décharnée que d'aucuns pourraient être tentés d'associer à ce genre d'ouvrage; et si je surenchérisais sur ma propre exaltation en parlant de ces personnages d'un comique irrésistible, presque tous grotesques et sérieux, et fantasques et insaisissables, décrits avec un scalpel qu'on voudrait emprunter, et concluais en disant que Barbara Hodgson, qui a écrit le livre dont tout le monde rêve, écrit mieux qu'Umberto Eco, et est en tout cas certainement plus attirante (et mystérieuse), même là, aurais-je l'impression d'avoir rendu justice à cette sensualiste? Pas sûr...

## LA SENSUALISTE

Barbara Hodgson  
Traduit de l'anglais par Marc Albert  
Seuil Chronique  
Paris, 1999, 295 pages

## SPIRITUALITÉ

## Paix sur Terre...



ARCHIVES LE DEVOIR

Sa Sainteté le dalaï-lama.

MARIE CLAUDE  
MIRANDETTE  
DU BONHEUR DE VIVRE  
ET DE MOURIR EN PAIX

Sa Sainteté le dalaï-lama  
Traduit de l'anglais  
par Claude B. Levenson  
Le Seuil,  
collection «Points Sagesses»  
Paris 1999, 196 pages

SAGESSE ANCIENNE,  
MONDE MODERNE -  
ÉTHIQUE POUR  
LE NOUVEAU MILLÉNAIRE

Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama  
Traduit de l'anglais par Eric Diacon  
Fayard  
Paris, 1999, 280 pages

Tenzin Gyatso, le quatorzième dalaï-lama, est un homme dont la réflexion s'est traduite en un nombre de publications sans égal dans le monde spirituel. Et certains de ces titres ont connu un immense succès, figurant tout en haut de la liste des best-sellers à travers le monde. Ce qui a tout de même de quoi surprendre car, quand on y regarde de près, force est de constater que le bouddhisme tibétain n'est pas une philosophie simple et d'accès facile. Bien au contraire.

Telle est la toile de fond de ce *Du bonheur de vivre et de mourir en paix* qui, au-delà de son sujet initial, se veut une sorte de mise en garde sur l'effet de mode qui caractérise le bouddhisme depuis quelques années déjà. Dans ce texte, le dalaï-lama réagit au phénomène sans le condamner pour autant (ce qui irait à l'encontre de l'esprit même du bouddhisme).

Le dalaï-lama s'explique sur plusieurs points essentiels de cette doctrine religieuse, ajoutant, avec force détails, que le bouddhisme tibétain n'offre pas de solution magique aux problèmes de l'existence, qu'il n'est ni échappatoire, ni fuite. C'est plutôt une discipline ardue, empreinte d'austérité et de renoncement. C'est moins le chef spirituel d'un peuple en exil qui

parle ici que le moine tibétain, celui qui, sa vie durant, a étudié et vécu selon une ascèse rigoureuse. Et ce qu'il exprime se présente comme une longue mise au point sur les fondements du bouddhisme tibétain, une façon de remettre les pendules à l'heure. Ce texte, ce pamphlet pourrait-on dire, pourra en surprendre plus d'un, voire en choquer certains, car la pensée bouddhiste tibétaine rigoureuse est difficilement compatible avec le mode de vie occidental. Les rapports du bouddhisme avec le social et la sexualité, notamment, sont ainsi pour le moins antinomiques. En somme, un beau texte sur la poursuite du bonheur et de la paix sur Terre.

Le second titre se veut une réflexion très large sur la difficulté d'être dans le monde contemporain, une quête de la sagesse en dehors de tout dogmatisme. Cet ouvrage d'intérêt général, totalement à l'opposé du précé-

dent, est d'abord et avant tout un outil dans cette inaccessible quête du bonheur auquel aspire chacun. Un texte d'une telle limpidité qu'on se surprend à le lire d'une traite. Et vous arrivez, rempli de compassion et le sourire au cœur, sur cette prière-conclusion:

«Puissé-je devenir en tout temps, maintenant et à jamais,

Un protecteur pour ceux qui sont sans protection,

Un guide pour ceux qui ont perdu leur route,

Une barque pour ceux qui ont des océans à traverser,

Un point pour ceux qui ont des rivières à franchir,

Un asile pour ceux qui sont en danger,

Une lampe pour ceux qui n'ont pas de lumière,

Un refuge pour les sans-abri.

Et un serviteur pour tous ceux qui sont dans le besoin.»

À l'heure de la mondialisation et du pouvoir suprême de quelques multinationales froides et anonymes, ce livre se veut un espoir, une lumière au bout du long tunnel de nos angoisses existentielles.

LE MAL ET L'EXIL -  
DIX ANS APRÈS

Elie Wiesel  
et Michael de Saint-Cheron  
Nouvelle Cité,  
collection «Rencontres»  
Paris, 1999, 398 pages

À l'été 1957, l'essayiste Michael de Saint-Cheron rencontra, six jours durant, Elie Wiesel et s'entretenait avec lui de divers sujets fondamentaux: le mal, l'amour, l'exil, la mort, Israël, l'antisémitisme, etc. Ce dialogue maître-élève, tout empreint de tradition platonicienne, met en relief ce qui est au cœur de la pensée de cette figure de proue du judaïsme qu'est «Wiesel le rescapé des camps de la mort», pensée marquée par un destin douloureux et tragique, néanmoins empreinte d'une profonde humanité, d'un espoir en l'homme jamais démenti.

Dix ans plus tard, de Saint-Cheron et Wiesel se sont de nouveau rencontrés pour remettre sur la table ces inépuisables sujets de préoccupation qui forment l'essence même de l'humanité. Juste avant que ne sonne l'arrivée de l'an 2000, ce livre propose donc un retour à l'essentiel à travers une série de questions-réponses mettant l'accent sur les dix années écoulées depuis les premiers dialogues.

Les deux hommes y abordent plusieurs sujets: le retour au Talmud, Primo Levi, l'Inde (spiritualité et souffrance), la religion et la paix, le dalaï-lama et la Chine, la Pologne et la Shoah, l'Église catholique, Mitterrand, la politique israélienne, le processus de paix et Jérusalem, etc. Les sujets sont variés, les réflexions intéressantes, comme c'est toujours le cas avec Elie Wiesel. En ce début d'année, prenons une résolution un peu spéciale: celle de lire ces textes.

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Plonger dans l'affect

Betty Goodwin cultive l'ambiguïté des images comme peu y parviennent

BETTY GOODWIN

Galerie René Blouin  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 501  
Jusqu'au 21 janvier

BERNARD LAMARCHE

Pour ses derniers pas de 1999 et ses nouveaux de 2000, le galeriste René Blouin a sélectionné une série d'œuvres d'une artiste qu'il a toujours choyée, Betty Goodwin. Lors de l'inauguration des activités de la galerie, il y a plus d'une dizaine d'années, comme lors de la célébration de ses dix ans, les cimaises blanches de Blouin avaient accueilli les travaux de l'artiste dont la carrière a débuté à la fin des années 40. Il s'agit de la première exposition de Goodwin à Montréal depuis la rétrospective que lui accordait l'an dernier le Musée des beaux-arts de l'Ontario.

Pour cette exposition, il a été choisi de jeter un regard en arrière sur la production d'une des artistes les plus reconnues au Canada. Pas question ici de ces mini-rétrospectives d'une dizaine d'années qui font le lot de plusieurs présentations dans les galeries depuis quelques années. Plutôt, cette sélection singulière vise à retracer, dans la dernière décennie, un motif, voire une forme, récurrente dans cette production. Règne dans cet accrochage la sensation que toutes les œuvres, qui pourtant sont réparties sur une période plus longue, regardent dans la même direction, au point de sembler venir d'un même souffle créateur, d'une même moulture. Vous conviendrez que le couteau est à double tranchant. L'art de Goodwin, par contre, est de ceux qui retournent constamment à la même source sans pour autant faire du surplace.

## Cultiver l'ambiguïté des images

On dira de cette production qu'elle plonge dans l'affect. Les corps tordus, pris dans le pathos, sont fondus les uns dans les autres par la matière picturale. C'est la substance des êtres que noue Goodwin à cette matière. En résultent des images qui traitent de la mort, du silence et de l'effroi. Mais là, heureusement, l'artiste sait contenir l'effusion des émois: c'est une de ses forces d'ailleurs, jamais ses œuvres ne s'effondrent dans une inutile théâtralité. Goodwin cultive l'ambiguïté des images comme peu y parviennent. C'est peut-être à cette enseigne que se situe la clé de son travail.

Ses œuvres sur pellicule translucide proposent une figuration dans laquelle les corps ne sont jamais laissés en paix par leur environnement, qui se mêle à eux, qui les façonne en même temps qu'il semble les avaler. Ces corps en fusion, ces voix dont les

The Frailty Was Too Strong, 1999, de Betty Goodwin

tourments s'égrènent sur la matière du dessin, s'enroulent sur la matière et se fondent l'un dans l'autre.

Dans *The Frailty Was Too Strong* (1999), une œuvre récente qui semble renouer avec la magistrale série des *Nerves* de l'artiste, un corps es- seul se fait engloutir par une masse sombre. Avec l'habileté qu'on lui connaît, Goodwin tord la représentation. Par la translucidité du support qu'elle expérimente depuis des années, elle parvient à retirer à certaines zones de ses images leur acuité, ce qui nous laisse croire que l'image même se contorsionne face à ces pulsions vitales, qu'elle se dilue par

endroits, simulant une vision défaillante. *Figure*, de 1987, semble magnifiquement condenser deux corps, faire se brouiller deux existences, alors qu'un autre dessin percutant,

*And Over Our Heads The Hollow Seas Closed Up* (1988), avec ses perspectives instables et la menace de cette masse sombre, creuse mais dense, ne rate pas plus sa cible.

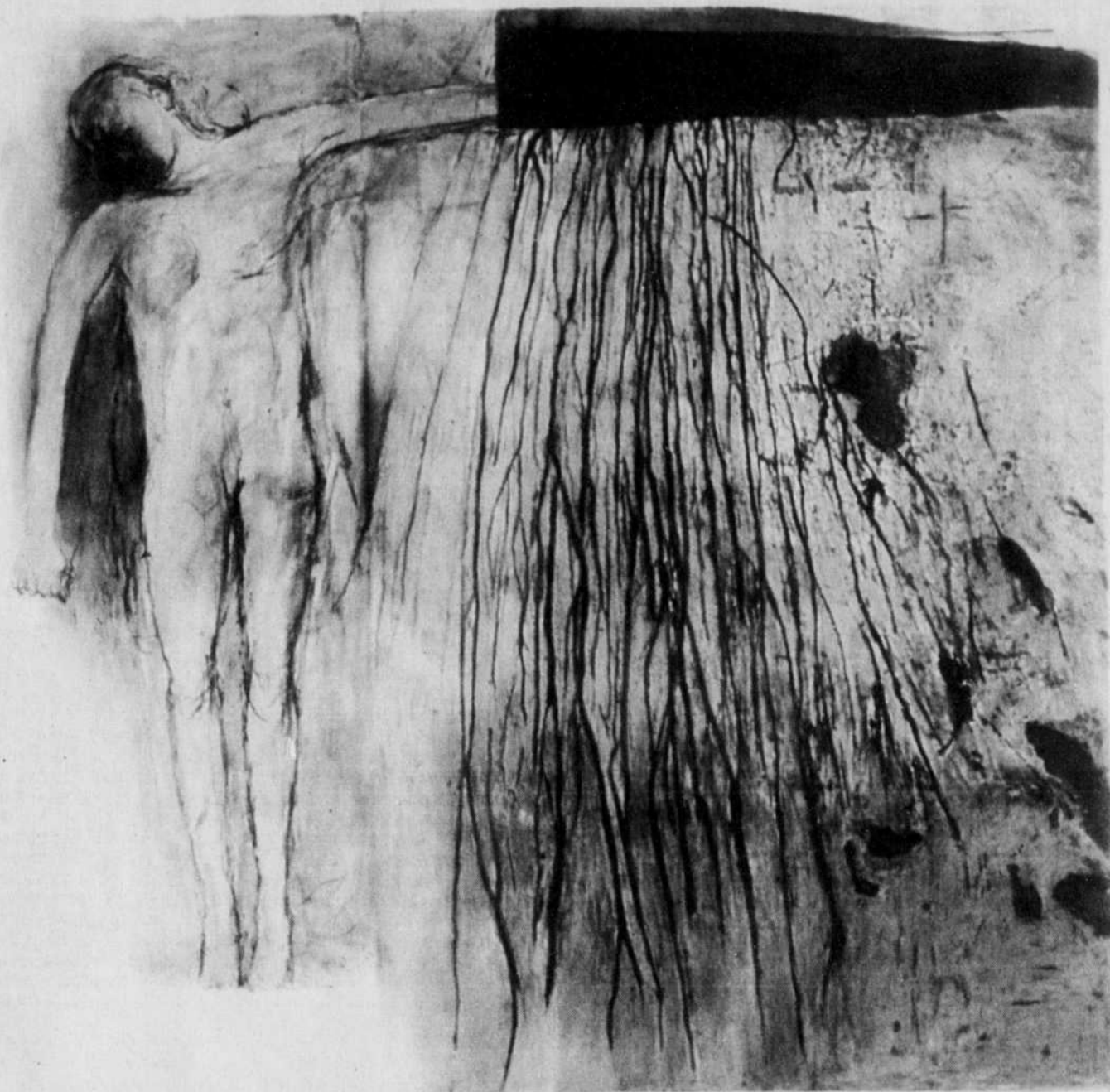
## La voix sculptée

On ne peut résister à utiliser un langage coloré de la sorte pour aborder le travail de Goodwin. Même dans ses œuvres sculpturales, l'arti-

te renvoie par le silence à l'univers de voix mal accordées. Quelques œuvres tridimensionnelles scandent le parcours de l'exposition, dont *Particules Of A Scream*, une nouvelle version d'une pièce déjà montrée chez Blouin il y a trois ans. Sur une tige verticale se dressent de petites ampoules de verre brisé, selon un agencement qui rappelle une cage thoracique. Au sol, les brisures de verre se sont amoncelées au pied de cette colonne vertébrale. Ici, conjuguée avec ce titre évocateur, la pièce donne une tournure intéressante au problème de la représentation du son dans les arts visuels. Un peu comme si *Le Cri* d'Edward Munch s'était éteint dans la fulgurance, laquelle aurait fait s'éclater le verre.

Cette pièce prend la contrepartie de cette autre, *Bound Voices* (1997-98), qui ne semblerait être qu'une autre variation sur le thème de la parole cassée ou des communications sourdes. Ici encore, le titre, judicieusement arrêté, donne un relief singulier à cette autre sculpture qui reprend le motif de la colonne sans enveloppe. Ces voix liées entre elles, récitant les mots parfois démembrés de Beckett, ne sont pas du meilleur cru, mais elles élaborent une belle cohérence avec les précédentes pièces.

Dans la petite salle, avec deux pièces de 1999, Goodwin revient avec des thèmes qui courent dans sa production. La référence à l'Holocauste et à son économie meurtrière est évidente dans *There Are No Words*. Dans *Depository For Silence*, l'artiste retourne à ces bâches solennelles auxquelles elle a longtemps recouru, donnant à celles-ci une présence plus sombre que précédemment. Aux côtés de cette toile ténébreuse, Goodwin a déposé une réplique en plâtre d'une corne de narval déjà présente il y a quelque temps dans un hommage à l'écrivain Primo Levi. Ici, par contre, bien que cette bâche, sa couleur comme ses reprises, dont la trace peine à s'affirmer (un autre thème de cette production), gagnent en présence (et parviennent étonnamment à éviter la redite), la symbolique rattachée à la corne (peut-on ne pas penser à la licorne?) comme la référence indirecte à Primo Levi limitent malheureusement la portée de la pièce. Mais du reste, on en redemande.



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN

François VINCENT «Travaux récents»  
Peintures et gravuresJean McEWEN  
Hommage

Jusqu'au 29 janvier 2000

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

## EXPOSITION

Le scénario visuel de la page

100 livres  
d'artistesRenseignements  
(418) 441-2150 www.mdq.orgHeures d'ouverture  
Mardi, jeudi, vendredi, samedi,  
dimanche de 11 h à 17 h 45,  
mercredi de 11 h à 20 h 45,  
lundi, fermé

Droits d'entrée

(travaux et frais de service inclus)

Adultes: 10\$, Jeunes 16\$ ans et plus: 4\$

Étudiants: 5\$, Jeunes de 12 à 16 ans: 3\$

Jeunes de moins de 12 ans: entrée gratuite



Tissot

Les beautés de la vie moderne

Revivez la fin d'un autre siècle  
du 16 décembre 1999 au 12 mars 2000

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs de Bataille, Québec

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

L'exposition est organisée par The American Federation of Arts et le Yale Center for British Art. Elle bénéficie d'une subvention du Federal Council on the Arts and the Humanities et est commanditée par le Bénéficiaire Circle de l'AFA.

La présentation de l'exposition à Québec est rendue possible grâce à une contribution du Fonds de diversification de l'économie de la capitale.

Québec  
Fonds de diversification  
de l'économie de la capitaleUne invitation de la  
Commission de  
la capitale  
nationale  
du Québec, 2000Radio Canada  
Télévision

## FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

HÔTEL  
LOEWS LE CONCORDE  
QUÉBEC

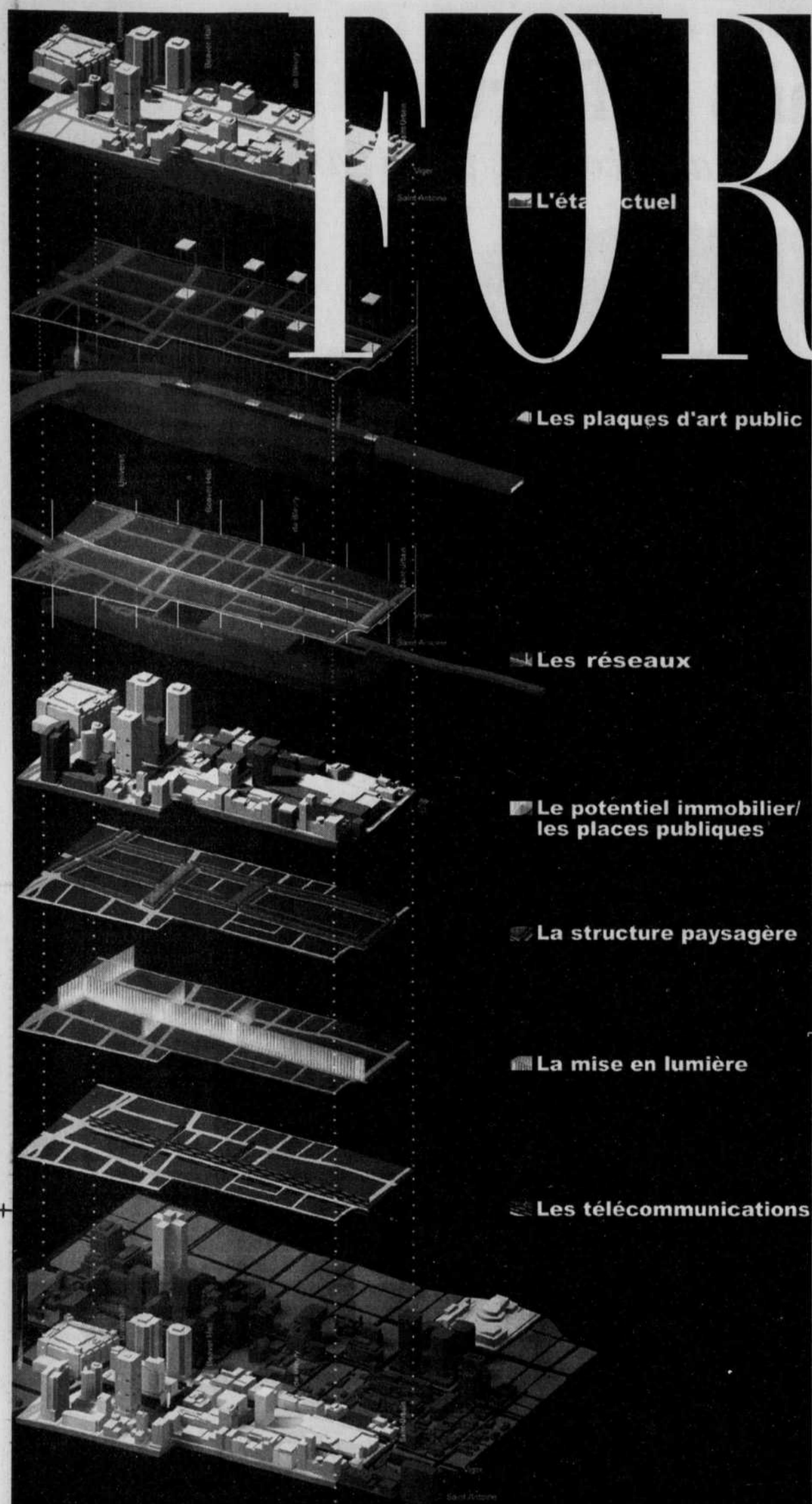
- CHAMBRES RÉNOVÉES AVEC VUE SUR LE FLEUVE
- PETITS DÉJEUNERS AU CAFÉ BAR SUR-LE-CAP
- BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 128 \$ par nuit, pour 2 personnes  
Non disponible les 4 et 5, 11 et 12 février 2000

Quatre Diamants

L'hôtel officiel de l'exposition, à proximité du Musée du Québec / Réservations : 1 800 463-5256

Bibliothèque nationale du Québec  
1700, rue Saint-Denis  
du 30 novembre 1999 au 20 janvier 2000  
du lundi au samedi, de 9 h à 17 h



MICHÈLE PICARD

Des années de planification ont fait que les faubourgs du Vieux-Montréal sont aujourd'hui des chantiers actifs qui promettent de renouveler le tissu urbain aux abords de la vieille ville. La couronne du Vieux-Montréal foisonne de nouveaux projets, qui auront nécessité bien des années de réflexion et de gestation. Si, par le passé, le Vieux-Port a fait l'objet de consultations publiques et de nombreuses esquisses par les meilleurs concepteurs avant de voir le jour, certains projets privés de l'année, qui s'annoncent prometteuse, n'auront pas la chance d'avoir acquis les bienfaits d'une longue préparation.

Que ce soit à l'ouest, au nord ou à l'est, et pas seulement à proximité du Vieux-Montréal, le paysage urbain changera aussitôt les premiers bourgeois sortis. Les grues, dans certains cas, sont déjà au rendez-vous et architectes, paysagistes et urbanistes planchent sur leurs dessins, virtuels ou réels.

Cette ceinture a été laissée en jachère depuis la construction de l'autoroute Ville-Marie dans les années 60. Une série de projets en chantier, pour la plupart publics, se dessinent à l'horizon de cette zone scindée depuis trop longtemps. Jetons donc un coup d'œil sur notre environnement de demain.

**La Cité du multimédia**

Dans un quartier laissé en friche pendant de nombreuses années, le Faubourg des Recollets, la Société de développement de Montréal souhaite

donner naissance à un microcosme propice à l'effervescence du milieu des nouvelles technologies. Propriétaire de près de 70 % des terrains et immeubles, cette société paramunicipale veut attirer les grands et petits du secteur dans le but de créer des emplois dans ce domaine.

Grâce à des subventions des différents ordres de gouvernement, les sociétés désireuses de le faire peuvent s'établir dans un secteur donné, soit entre les rues Duke, de la Commune, William et King, et bénéficier de crédits d'impôt substantiels.

Décrié par certains pour son manque de multidisciplinarité, ce projet d'envergure veut favoriser la centralisation des entreprises de ce domaine et utiliser un parc immobilier dont la situation est enviable malgré la vétusté de certains édifices. Un projet qui avance bien, malgré les exigences techniques élevées et les embûches des tout débuts. Un nouveau projet de construction est à l'étude, une tour de 57 étages qui viendra créer un Centre du commerce électronique. À suivre.

**Quartier international de Montréal**

Fruit d'une collaboration longue et intense entre les secteurs publics et les intérêts privés, ce projet de restructuration de la zone urbaine comprise entre la Place Bonaventure et le boulevard Saint-Laurent, autour de l'autoroute Ville-Marie, vise à retisser des liens entre le Vieux-Montréal et le centre des affaires, le Quartier chinois et la Cité du multimédia, de même qu'à maximiser les retombées économiques reliées à l'agrandissement du Palais des

# FORMES

## LA CEINTURE DU VIEUX ET AUTRES CHANTIERS



Laxe University, aménagements proposés

ILLUSTRATION: N.O.M.A.D.E.

congrès. Les architectes Gauthier, Daoust, Lestage et Provencher, Roy et associés ont travaillé principalement au réaménagement d'espaces publics et à la réalisation de l'infrastructure. La mise en lumière et l'éclairage, la structure paysagère, de même que le potentiel immobilier ont tous été soigneusement étudiés dans le but de tirer le maximum du futur aménagement.

Une série d'interventions précises, dont certaines sont déjà en branle — l'axe University, le square Victoria, la place du Palais, la rue Saint-Antoine, l'avenue Viger, la rue Saint-Jacques, la rue McGill, le recouvrement de l'autoroute, l'agrandissement du Palais des congrès, le programme d'animation —, viendront compléter les améliorations faites par la Ville ou les partenaires, comme l'Association des riverains.

Mais ce qui fait l'unicité de ce projet et le rend encore plus prometteur, au delà de la grande qualité des études et du design, c'est qu'il est le résultat d'une entente de partenariat entre le public — les différents paliers de gouvernement — et le privé, principalement les propriétaires et locataires d'immeubles du secteur. Expérience à répéter.

**Faubourg Saint-Laurent**

Poursuivons un peu plus à l'est, à proximité du Quartier chinois, où s'élève l'ancien Faubourg Saint-Laurent qui, fort des études de développement faites ces dix dernières années par le service d'urbanisme et la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, se reconstruit et tisse un nouveau projet résidentiel dans les dents creuses de son quartier. Un promoteur construira dans les prochaines années 837 logements locatifs dans une dizaine d'immeubles au nord du boulevard René-Lévesque, entre les rues Saint-Dominique et Hôtel-de-Ville.

La première phase s'élèvera sous peu sur le boulevard tandis que, lors de la deuxième phase, un immeuble de 250 résidences étudiantes sera érigé devant le Monument-National, lequel est financé par la Société Saint-Jean-Baptiste. Les plans de l'ensemble seront signés par l'architecte Michel-Ange Panzini. À étudier.

**Archives nationales du Québec à Montréal**

Encore plus à l'est, à l'angle de l'avenue Viger et de la rue Saint-Hubert, dans l'ancienne Ecole des hautes études commerciales (Gauthier et Daoust architectes, 1908-1910), logeront désormais les magnifiques collections des Archives nationales, partie intégrante de notre patrimoine collectif. La conception de l'agrandissement de l'édifice de même que la restauration de celui-ci ont fait l'objet d'un concours remporté en 1997 par la firme de Dan S. Hanganu, avec Provencher, Roy et associés. Hanganu a conservé l'ensemble des bâtiments sur le site sans égard à la qualité ou au style, attitude très archivistique en accord avec la vocation du client. Définitivement moderniste dans l'approche architecturale, la partie conceptuelle du projet promet de nous faire redécouvrir le langage de l'architecte. Tous attendent avec impatience l'ouverture de ce lieu de culture et espèrent enfin ne plus aller à Pointe-Saint-Charles pour étayer leur recherche. À découvrir bientôt.

**Faubourg Québec**

Virage au sud, rue Berri, vers le majestueux Saint-Laurent et, pour une fois, un vrai projet intelligent de condos sur le bord de l'eau. On en redemanderait. Conçu et élaboré grâce à la collaboration de nombreux architectes, urbanistes et autres concepteurs, le plan d'ensemble est plus convaincant que le premier immeuble réalisé, difficile à vendre du reste. Le viaduc Notre-Dame complété et la phase II du premier îlot en voie de parachèvement laissent présager un plus grand succès architectural dans cette étape. Gageons que le choix d'un architecte d'une grande compétence tel que le bureau de Boutros et Pratte y est pour quelque chose.

**Le Centre interactif des sciences de Montréal**

Terminons notre promenade dans le Vieux-Port, l'œil du cyclone, où l'éché dernier une installation nous faisait découvrir les constructions du musée à venir, celle du projet qui a longtemps mûri, qui a fait l'objet de multiples rêves et dont les premiers plans étaient tracés au début des années 80, dans la foulée du rapport Séguin. Récemment, il a fait l'objet d'un concours sur invitation, remporté par les architectes Gauthier Daoust Lestage inc. et Faucher Aubertin Brodeur Gauthier, avec Renée Daoust architecte et Eric Gauthier architecte, tous deux chargés de projet. Situé sur le quai King Edward, en lieu et place de la défunte Expotech, ce centre proposera une promenade scientifique à travers douze thèmes, dont la pharmacie, la médecine et l'énergie. L'objectif principal est de susciter et favoriser la relève, mais surtout de porter un regard vers l'avenir. Certains regretteront le marché aux puces, mais tous s'entendent sur l'intérêt de ce centre qui, de plus, est situé dans le lieu le plus fréquenté par les touristes et la famille. À expérimenter à partir du mois de mai.

**Montréal sous surveillance**

Pour boucler la boucle autour du Vieux-Montréal, on doit surveiller de près l'évolution du projet des frères Reichmann de construire un centre de divertissement à Montréal, le Technodôme. Le site choisi, soit la jetée Bickerdike, est au cœur des activités du port. Une partie des terrains convoités sont des édifices permanents et des paysages d'Expo 67, le musée d'art maintenant vacant, l'Expo-théâtre, Radio-Canada International; les édifices de l'administration du port étaient ceux de la presse au temps de l'Expo. Un regard sur le passé récent mais non moins important.

Selon des sources généralement fiables, la Ville voudrait réhabiliter et vendre l'ancienne gare-hôtel Viger (Bruce Price architecte, 1896-1898), histoire de faire un peu plus de sous. On pourrait parier pour un projet de condos par un développeur peu scrupuleux! Espérons qu'un développeur hôtelier lui redonne son lustre d'antan. Ça plairait bien aux Japonais, ce style château de Banff à Montréal!

mpicard@securenet.net

Le projet du Quartier international/éléments de composition urbaine

ILLUSTRATION: N.O.M.A.D.E.

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDM

Galerie D'ICI D'AILLEURS

Vitrine unique

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM

Du samedi au mercredi, de 10 h à 18 h  
Du jeudi au vendredi, de 10 h à 21 h.